CONSTANTINE

Chef-lieu : CONSTANTINE

Superficie : 28,050,000 hectares. — Population : 1,291,418 habitants.

Dont **52,517** Français d'origine, **10,075** Israélites naturalisés
1,171,651 indigènes musulmans (sujets français), **39,722** étrangers (Italiens, Anglo-Maltais, Allemands, etc.)
et **17,453** habitants comptés à part conformément à l'article 2 du décret du 3 novembre 1881.

Territoire civil.	**1,075,355**	habitants.
Territoire militaire. . .	**216,063**	—
Total général. . .	**1,291,418**	habitants.

6 Arrondissements. — 65 Communes de plein exercice
32 Communes mixtes (en territoire civil). — **7 Communes indigènes** (en territoire militaire).

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département de Constantine doit son nom à Constantine, son chef-lieu; il occupe la région orientale de l'Algérie. Sa superficie est évaluée à 28,050,000 hectares : 7,350,000 pour le Tell, 2,200,000 pour les hauts plateaux et 12,500,000 pour le Sahara.

Il est limité au N. par la Méditerranée, à l'O. par le département d'Alger, à l'E. par la régence de Tunis.

La limite orientale de l'Algérie manque de précision; celle que l'on admet généralement étonne par sa bizarrerie. C'est une ligne qui, partant du cap Roux, voisin de La Calle, passe par les sommets du djebel Ghorra et le djebel Dir, fait un crochet incompréhensible vers l'ouest pour toucher la vallée de Bou-Hadjar, revient à l'est, et, courant ensuite vers le nord, laisse, en Algérie, Beccaria à 6 kilomètres et Brisgan à 10 kilomètres. Cette frontière est coupée par la Medjerda et l'oued Mellègue, rivières qui naissent en Algérie et meurent en Tunisie, ce qui a fait dire à plus d'un géographe que, de ce côté, la démarcation est absurde. Le mot est un peu dur, mais personne ne saurait affirmer qu'il n'est pas vrai. Espérons que le protectorat de la France sur la Tunisie, s'il n'aboutit pas à une annexion définitive du territoire de la Régence à nos possessions transméditerranéennes, aura au moins pour résultat de donner à l'Algérie une délimitation orientale plus rationnelle.

Dans l'espèce d'angle qui pénètre comme un coin dans le territoire algérien est cantonnée, au sud de la Kroumirie, l'importante tribu de Babka, qui comprend : les Ouchetetta, les Oulad-Sebira, les Mer'acen, les Oulad-Ali-Mefedda, les Isours, les Beni-Mazzen, les Oulad-Sultan, les Hakim, les Rezouane.

Pays des Kroumirs. — Le pays des Kroumirs, limitrophe des Souarakr et des Nehed, tribus algériennes du cercle de La Calle, est borné au nord par la Méditerranée, à l'ouest par les Souarakr et les Nehed, au sud par une fraction de la tribu des Chehia, par les Rezouane et les Beni-Mazzen; à l'est, par les tribus tunisiennes des Makna, des Andoune et par une fraction des Chehia. La Kroumirie occupe sur la frontière française une ligne d'environ 20 kilomètres en pays de montagnes; sa profondeur est évaluée approximativement à 35 kilomètres. La population totale de la tribu des Kroumirs peut être évaluée à 6,000 habitants; elle se subdivise en fractions et sous-fractions. Les fractions sont au nombre de dix-neuf : ce sont celles des Zaoua, qui habitent dans le voisinage de Tabarca; des Djouablïa, installés depuis longtemps sur le territoire algérien; des Kromairïa, des Kreraissïa, des Assema, des Oulad-Hellal, des Ounifa, des Oulad-Ali-Ben-Nasseur, des Gouaidïa, des Selloul, des Rekraissïa, des Attatfa, des Oulad-Cedra, des Oulad-Amor, des Oulad-Ben-Saïd, des Houamdia, des Debabssa, des Tebainïa, des Hamran et des Bouakerïa.

La population primitive de la Kroumirie était d'origine berbère. Les Kroumirs actuels appartien-

nent à la race arabe. Leur installation dans le pays ne remonte qu'au XVIe siècle. Ils se sont toujours fait connaître par leurs brigandages et leurs déprédations que les beys de Tunis étaient impuissants à réprimer; il était temps que la France qui, en 1830, avait purgé la Méditerranée des pirates qui l'écumaient depuis des siècles, vînt mettre à la raison ces audacieux pillards : c'est ce qu'elle fit par l'expédition de 1881.

La Kroumirie est un pays très tourmenté, hérissé de montagnes souvent abruptes et entrecoupées de gorges sauvages dans lesquelles bondissent les eaux de plusieurs torrents. On y remarque de nombreuses sources, des forêts de chênes-lièges et de chênes zéens, quelques champs d'orge et de blé, des mines de fer et de cuivre que l'on commence à exploiter; sur les sommets et les crêtes rocheuses croît le pin maritime. Les plaines nourrissent des bœufs et des moutons. Des ruines romaines sont éparses sur divers points de la Kroumirie. Les principales crêtes sont le kef (pic) Cheragua, le kef Sidi-Abdallah et le djebel Sma, dont les sommets, élevés de 1,400 mètres, dominent toute la contrée. Les cultures les plus importantes de la région sont : l'orge, le maïs, le tabac et le sorgho. Les marchés les plus fréquentés sont ceux de Fernana, de Tabarca, d'Aïn-Draham et de Ben-Metir.

Les principaux cours d'eau sont : l'*oued Tabarca* ou oued El-Kebir, qui coule du sud au nord et se jette dans la mer à l'est de Tabarca; l'*oued Melida*, sorti de la montagne de Sidi-Abdallah et grossi de l'oued Dour'ereg, de l'oued Eldjema et de l'oued Zera; l'*oued Zan* et l'*oued Elbelout*. Ces rivières, dont la largeur varie entre 10 et 15 mètres, ont de l'eau en toute saison, chose rare en Algérie et en Tunisie.

Depuis deux ans, la Compagnie des mines du Mokta-El-Hadid, qui a créé à 33 kilomètres de Bône une riche exploitation de minerais de fer, se livre en Kroumirie à d'actives recherches qui ont déjà donné des résultats pleins de promesses. La puissante compagnie doit prochainement créer à Tabarca un port qui sera relié aux mines par une voie ferrée. Quand ces travaux seront terminés, les gisements de la Kroumirie seront exploités sur une vaste échelle, et l'on verra peut-être un jour la ville de Tabarca, l'ancienne *Tabraca* de Ptolémée, se relever de ses ruines.

Le pays est en grande partie couvert de forêts; la broussaille, épaisse et presque impénétrable dans la plus grande partie de la région, se compose principalement de bruyères, de lentisques et de genêts épineux. On exploite en Kroumirie des mines de sel gemme, des carrières de pierre à bâtir, de gypse, de grès, etc. On y trouve quelques sources thermales indiquées par de vieilles constructions en ruine; ces sources étaient utilisées par les Romains.

Orographie. — Deux chaînes de montagnes partagent le département de Constantine en trois zones distinctes : 1° le Tell, 2° les hauts plateaux, 3° le Sahara. Les montagnes qui séparent le Tell des hauts plateaux sont presque partout plus larges et plus élevées que celles qui se dressent entre les hauts plateaux et le Sahara. Voici la description de la première chaîne, que nous appellerons chaîne tellienne, c'est-à-dire chaîne du Tell. En se dirigeant de l'ouest à l'est, on trouve d'abord les monts de Sétif et du Hodna qui, par l'Ouennougha et le djebel Kteuf, massifs du département d'Alger, se rattachent au djebel Dira. Les montagnes des environs de Sétif et celles du Hodna sont formées de chaînes irrégulières, de massifs nombreux et confus qui envoient au sud leurs torrents vers le lac salé du Hodna et commandent, au nord, les plateaux élevés de Sétif et la plaine de la Medjana. Elles sont comprises entre le lac du Hodna, au sud, la rivière de Bibans à l'ouest, le Rummel à l'est, et la Méditerranée au nord. Les pics les plus élevés de ces massifs sont : le djebel Takoucht (1,896 mètres), dominant le cours de l'Agrioun; le djebel Takintouch (1,674 mètres), sur le flanc duquel s'ouvre le col de Tizi-Tinkfra (1,150 mètres); le djebel Bou-Andar (1,614 mètres); le djebel Temesguida (1,635 mètres), au sud de Djidjelli, sur la ligne de partage des eaux entre l'oued Djindjen et l'oued Endja; le Grand-Babor (1,970 mètres), séparé par les gorges profondes et étroites de l'oued Anasser du Babor proprement dit, qu'il dépasse seulement de 5 mètres; l'Adrar-Amellah, au pied duquel s'ouvre à pic le Chabet-el-Akra, « le Ravin de l'autre Monde, » dont les gorges, une des merveilles de l'Algérie, laissent dans le souvenir des touristes une impression ineffaçable; le djebel Tallout (1,129 mètres); le djebel Anini, au nord de Sétif; le djebel Magris 1,737 mètres), au nord-ouest de Sétif; le Guergour (1,800 mètres), au sud de Bougie et au nord-ouest de Sétif (c'est une suite de rochers entrecoupés de ravins profonds), dont la plus haute cime est long-

temps couverte de neige en hiver; le djebel Morissan (1,650 mètres), à l'ouest de Sétif; le djebel Sidi-Braho (1,300 mètres), cône isolé, au pied duquel s'étend la Sebkha-Goussed, lac salé assez considérable (cette montagne se dresse à 25 kilom. au sud-est de Sétif); le djebel Sdim (1,232 mètres), au sud de Sétif; le djebel Youssef (1,431 mètres) et le Bou-Thaleb, suite des monts Aurès (62 kilom. de Sétif), presque partout couvert de forêts de cèdres et de chênes et où l'on trouve de riches mines de plomb. Au pied du djebel Afguen, un des contreforts du Bou-Thaleb, se voient des carrières de marbre qui furent exploitées par les Romains.

Viennent ensuite les monts de Constantine, qui ont de nombreux contreforts. Ils s'épanouissent très confusément jusqu'à la côte et vont former, entre Djidjelli et Collo, la chaîne du Goufi, qui projette sur la mer le curieux massif des Sept-Caps (Seba-Rous ou cap Boujarone). Les principaux points des divers massifs qui composent cette zone montagneuse sont : le djebel Filfila, voisin de Philippeville, pâté de montagnes qui s'avance jusque sur la plage, dans la partie centrale du golfe de Stora, et dont le sommet ne dépasse pas 700 mètres (on y trouve des gisements de fer et d'immenses carrières de très beaux marbres blancs et de différentes couleurs qui ont été exploités par les Romains, et dont les produits sont saccharoïdes, translucides et d'une finesse extrême); les monts d'El-Kantour (896 mètres), formant la grande crête de partage que perce un des tunnels du chemin de fer de Philippeville à Constantine; les Toumiet, « les Deux-Mamelles ou les Deux-Boisseaux, » pitons jumeaux qui dominent le col des Oliviers; le djebel Thaya (1,200 mètres), le plus haut pic d'une chaîne qui sépare le bassin de l'oued Zenati de celui de la rivière de Jemmapes; le djebel Mouïa, vaste pâté montagneux qui commence à 35 kilomètres au nord-est de Constantine et dont les points culminants sont : le djebel Sidi-Ghereïs (1,628 mètres) et le djebel Sgao (1,276 mètres); le djebel Ouach (1,292 mètres), à l'est de Constantine (6 kilom.), qui donne naissance à l'oued Smendou, à des affluents du Bou-Merzoug et de l'oued Zenati, et où l'on remarque un grand nombre de sources ainsi que plusieurs étangs; le djebel Sidi-Mecid (790 mètres), qui borde au nord-ouest la gorge grandiose du Rummel, enserrant de trois côtés la ville de Constantine; le djebel Mansoura, voisin de Constantine comme le précédent, et couvert aujourd'hui de belles plantations de pins; le djebel Chettaba (1,157 mètres), qui se dresse au sud-ouest de Constantine (ruines de plusieurs centres de population romaine; grotte curieuse par le nombre d'inscriptions tumulaires latines qui ont été gravées sur les parois); le djebel Oum-Selas (1,316 mètres), au sud-est de Constantine, à l'est du Kroub; le djebel Grous (1,107 mètres), au sud-ouest de Constantine; et le djebel Guerioun, qui donne naissance au Bou-Merzoug.

Entre Philippeville et Bône s'étend le beau massif de l'Édough, séparé du reste du continent par de vastes plaines marécageuses émergeant à peine au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les plaines de la Seybouse, de la Meboudja, du lac Fretzara et des Sanendja. L'Édough est très boisé (chênes-lièges, chênes zéens, etc.), et renferme des mines fort riches, parmi lesquelles nous citerons la mine de fer du Mokta-El-Hadid et la mine de cuivre, de zinc et d'argent d'Aïn-Barbar. On y trouve aussi de belles carrières de marbre, des sources abondantes (les sources de l'Édough alimentent Bône), et des sites pittoresques. Parallèlement à l'Édough, dont elle est séparée par la plaine des Karésas, s'allonge la petite chaîne de la Bélélicta, également riche en minerai de fer, et limitée à l'est par la plaine de Duzerville.

A l'est du massif de l'Édough, entre la mer, la Seybouse et la Mafrag, se dressent les montagnes des Beni-Salah, vaste massif boisé, abondant en sites pittoresques, en ruines romaines, et couvert de forêts de chênes-lièges (30,600 hectares) et d'oliviers. Il est habité par quelques lions et un certain nombre de panthères; c'est le seul lieu de l'Algérie où l'on trouve des cerfs. Ses points culminants sont : la Meïda, « la Table » (947 mètres); le Bou-Abad (733 mètres), et le Nador, qui recèle du cuivre et du fer. Les monts de la Mahouna, voisins de Guelma, ont pour sommet principal le Serdj-El-Aouda, « Selle de la jument » (1,370 mètres); ils se rattachent aux montagnes de Souk-Ahras, dont les pics les plus hauts sont, au sud-ouest, le Ras-El-Alia (1,290 mètres), et au nord, le djebel Mahabouba (1,077 mètres). Sur le faîte, entre la Medjerda, la Mafrag et la Seybouse; au sud de La Calle, entre les bassins de la Mafrag, de la Medjerda, l'Algérie et la régence de Tunis, s'élève le djebel Ghorra (1,200 mètres), voisin du djebel Tagma (746 mètres), montagne tunisienne.

La chaîne saharienne comprend, dans le dépar-

tement de Constantine, le puissant massif des Aurès, qui s'étend entre la route de Batna à Biskra et la rivière qui sépare à l'ouest ces montagnes du djebel Mahmel et du djebel Chechar, et débouche dans le Sahara sous le nom d'oued El-Arab. Le massif de l'Aurès a 120 kilomètres de longueur environ et à peu près 70 kilomètres de largeur moyenne. Il offre de belles forêts, des gorges profondes et des vallées où prospèrent les cultures telliennes. Quelques sommets gardent la neige pendant la plus grande partie de l'année. Au sud miroitent de nombreux lacs salés. Les points les plus remarquables de la chaîne sont : le djebel Tougour (environs de Batna), qui porte son plus haut sommet à 2,086 mètres, et dont les versants sont couverts de magnifiques forêts de cèdres; et le djebel Chellia ou Chéliah, le pic le plus élevé de l'Algérie (2,312 mètres). La pente nord de cette dernière montagne est coupée de ravins profonds, espacés, creusés par les ruisseaux qui se jettent dans l'oued Essora. Des bois de chênes verts et de frênes couvrent le pied du djebel; du point culminant se déroule un merveilleux panorama. Le massif des Aurès se prolonge au nord par les montagnes du Bellezma, couvertes de très beaux cèdres, habitée par des Kabyles et surtout par des Arabes berbérisants.

Les plaines les plus remarquables de l'Algérie, sont celles de la Seybouse et de la Mafrag, sur le littoral; celle de la Medjana, qui touche l'Ouennougha à l'ouest, s'étend presque jusqu'à Sétif à l'est et jusqu'à Msila au sud. Entourée de montagnes au nord et au sud, elle reçoit beaucoup d'eau, ce qui lui donne une grande fertilité.

La petite plaine de Bône, véritable foyer de fièvres paludéennes au moment de la conquête, est en grande partie desséchée aujourd'hui et presque partout couverte de jardins de plaisance, d'arbres fruitiers et de cultures maraîchères. Il y a bien encore quelques marécages, mais ils ne tarderont pas à disparaître, car de grands travaux d'assainissement doivent être prochainement entrepris. Depuis longtemps, du reste, les émanations paludéennes, terribles autrefois, ont complètement disparu. La grande plaine de Bône, limitée au nord par la mer, à l'ouest par les monts Bélélièta, au sud par ceux de Penthièvre, à l'est par le massif des Beni-Salah, est traversée du sud au nord par la Seybouse. Sa longueur, entre la Méditerranée et Barral, peut être évaluée à environ 35 kilomètres. Elle est d'une fertilité remarquable. On y voit les riches villages Duzerville, d'El-Hadjar, de Mondovi, de Randon et de l'Oued-Besbès, ainsi que plusieurs belles fermes. Les céréales y sont cultivées sur une vaste échelle. Depuis quatre ou cinq ans, la culture de la vigne y a pris une extension merveilleuse; elle est appelée à faire avant peu la fortune des colons de cette région. La plaine est desservie par plusieurs routes et par le chemin de fer de Bône à Constantine.

La plaine de la Mafrag, parcourue par la route de Bône à La Calle, est également très fertile en céréales. On y plante de la vigne. Déjà des centres y ont été fondés, notamment celui de Morris; d'autres villages y seront prochainement créés.

Hydrographie. — Nous décrirons d'abord les rivières du Tell constantinois, en nous dirigeant de l'ouest à l'est; les cours d'eau sahariens seront plus loin l'objet d'une mention particulière. Quand on a dépassé l'embouchure du Sebaou, la dernière rivière du département d'Alger du côté du département de Constantine, on trouve le beau golfe de Bougie, dans lequel tombe le *Sahel* ou *Soummam*, dont le cours est de 210 kilomètres. Cette rivière, formée dans le département d'Alger, au sud d'Aumale, par d'abondantes sources descendues du Dira, coule devant Aumale, où elle fait mouvoir un certain nombre d'usines, traverse la plaine des Aribs, passe au pied de Bordj-Bouïra, de Beni-Mansour, de Bordj-Tasmalt, arrose des forêts d'oliviers et des jardins d'une grande fertilité, féconde une magnifique vallée qui se rétrécit parfois pour former les curieux défilés de Korza et de Fellaye, baigne le territoire d'Akbou, d'El-Kseur et de l'oued Amizour, et se perd dans la mer à 3 kilomètres de Bougie. Le Sahel reçoit, à droite, l'oued Zaïan (cours, 68 kilomètres); l'oued Mahrir, qui se fraye un étroit passage entre les hautes parois du défilé des Bibans ou Portes-de-Fer; le Bou-Sellam (cours, 220 kilomètres); et l'oued Amazin, dont la vallée est populeuse et bien cultivée.

L'*oued Agrioun*, descendu du djebel Magris, la plus haute montagne des environs de Sétif, contourne le Babor, coule dans les sombres gorges du Chabet-el-Akra et se jette dans la baie de Bougie, après un cours de 80 à 85 kilomètres.

L'*oued Djindjen*, né dans les montagnes du Babor, coule, sous différents noms, dans des gorges profondes et boisées et tombe dans la mer à

12 kilomètres à l'est de Djidjelli, après un cours de 75 kilomètres.

Le *Rummel*, « la Rivière du Sable, » l'*Ampsaga* des Romains, naît au nord-est de Sétif, se dirige du nord-ouest au sud-est, traverse le vaste plateau des Abd-El-Nour, court ensuite du sud-ouest au nord-est, laisse à droite le djebel Grous, se creuse un lit dans une gorge étroite, baigne Oued-Athménia, Oued-Decri, Aïn-Smara, reçoit le Bou-Merzoug, contourne le rocher qui porte la cité aérienne de Constantine, roulant ses eaux tantôt dans un lit souterrain, tantôt au fond d'un gouffre, gigantesque fissure à ciel ouvert qui constitue une des principales curiosités du monde entier; forme de belles cascades près des bassins de Sidi-Mecid, recueille les sources chaudes du Hamma, s'enfonce dans de grandioses défilés, laisse Milah à droite (7 kilom.), court au nord, puis au nord-ouest et se jette dans la mer, près des ruines de *Tucca*, sous le nom d'oued El-Kebir, après un cours de 235 kilomètres. Le Rummel reçoit le Bou-Merzoug, qui a une très abondante source, et l'oued Smendou, descendu du versant septentrional du djebel Ouach.

L'*oued Guebli*, né sur le versant septentrional des montagnes d'El-Kantour, reçoit un grand nombre d'affluents peu importants et tombe dans la baie de Collo.

Le *Safsaf*, « Rivière des Peupliers, » ou *oued El-Arrouch*, descend, sous le nom d'*oued Ben-Ibrahim*, des collines de Smendou, court dans les gorges étroites de Kaâlat-El-Hadj, passe près d'El-Arrouch, de Gastonville, de Saint-Charles, de Damrémont, de Valée, se grossit du *Zéramna* et se jette dans le golfe de Stora, après un cours de 100 kilomètres. Les vallées du *Safsaf* et du Zéramna sont vertes, riantes et bien cultivées.

L'*oued Sanendja* ou *oued El-Kebir* a pour branches mères l'oued *Fendek*, qui arrose la jolie petite ville de Jemmapes, et l'*oued Mouger*, grossi par un ruisseau qui passe dans la célèbre nécropole de Roknia, coule du sud au nord, laisse Gastu à gauche, croise la route de Bône à Philippeville et débouche dans la mer au sud-est du cap de Fer, après un cours de plus de 100 kilomètres. Cette rivière reçoit l'*oued El-Aneb*, qui descend du point culminant de l'Édough, et arrose une région couverte de belles forêts de chênes-lièges.

La *Seybouse*, le fleuve *Ubus* des anciens, une des plus importante rivières de l'Algérie par l'abondance estivale de ses eaux, des charmes de sa vallée et de la fécondité de ses rives, descend, sous le nom de *Tifech*, de montagnes très boisées qui donnent également naissance à la Medjerda, court d'abord de l'est à l'ouest, puis au nord sous le nom d'*oued Cherf*, contourne la base du djebel Mahouna, incline plus loin vers l'est, laisse le joli village d'Héliopolis à gauche, Guelma, Millesimo et Petit à droite; puis, en face du djebel Nador, court vers le nord, dans la direction de Bône et presque parallèlement à la voie ferrée de Bône à Guelma, passe au pied de Barral, près de Mondovi (rive gauche), baigne la fertile plaine de Randon, de Duzerville et de l'Allélik et se jette dans le golfe de Bône tout près des vastes ateliers de la Compagnie du Mokta-El-Hadid, après un cours lent et sinueux de 232 kilomètres. Les principaux affluents de la Seybouse sont : l'*oued Zenati*, qui baigne Hammam-Meskoutin, célèbre par ses sources thermales, et la Boudjima, qui se jetait, il n'y a pas longtemps encore, dans le port de Bône ; un canal de dérivation, qui commence près des ruines d'Hippone, fait aujourd'hui déverser ses eaux dans le lit de la Seybouse, tout près de l'embouchure de cette dernière rivière.

La *Mafrag* est formée par la Bou-Namoussa et par l'oued El-Kebir. C'est le fleuve *Rubricatus* des Romains. La côte, à l'est et à l'ouest de l'embouchure de la Mafrag, offre une longue suite de dunes basses, formées par des sables et des grès dont les amas sont incessamment minés par les flots de la Méditerranée, qui souvent y déterminent des éboulements plus ou moins considérables.

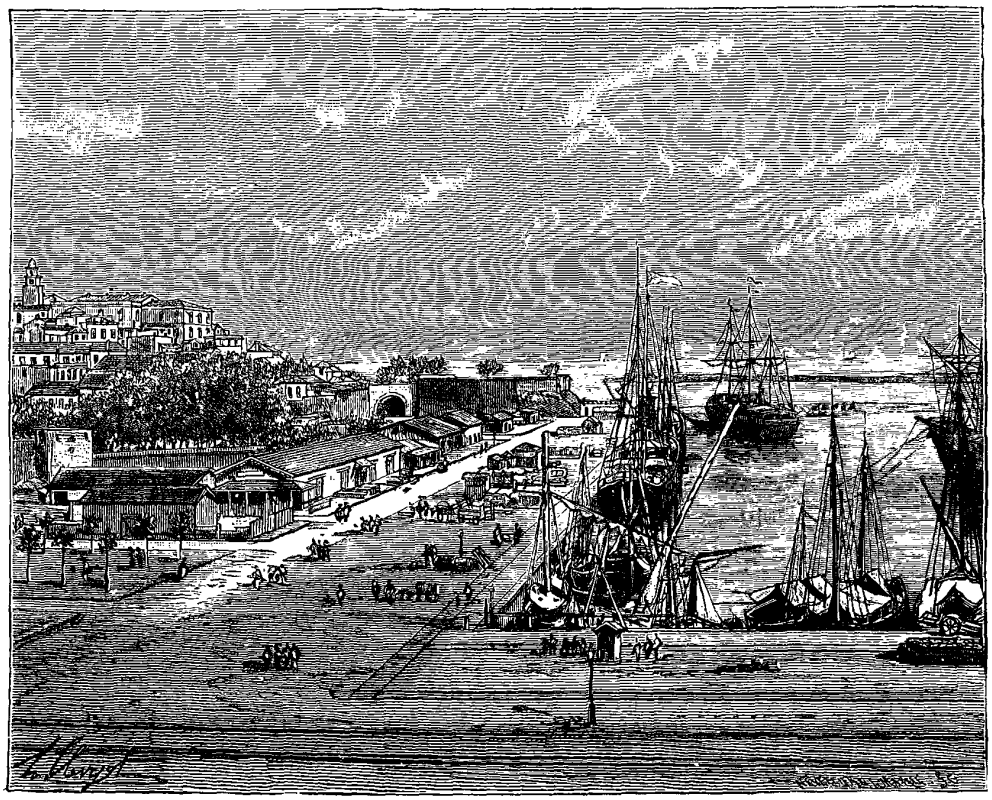
La *Medjerda*, le fleuve *Bagradas* des Romains, naît sur un versant du djebel Alia, à la base duquel se voient les célèbres ruines de *Khanissa*, le *Tubursicum Numidarum* des anciens, contourne le djebel Beïda, arrose une contrée boisée et charmante, passe à 4 kilomètres de Souk-Ahras et, par 36° 30′ de latitude, pénètre en Tunisie, après un cours de 100 kilomètres; parcourt la Régence du sud-ouest au nord-est, arrose la plaine de *Dakhela*, théâtre de la mémorable bataille de Zama, et se jette dans la mer près de *Porto-Farina*, après avoir baigné le misérable village de Bou-Chater, qui occupe une partie de l'emplacement d'Utique, célèbre par le suicide de Caton le Jeune, et jadis, après Carthage, la plus florissante cité de l'Afrique phénicienne. Le principal affluent de la Medjerda est l'*oued Mellègue*, qui a pour branche mère le ruisseau de Tébessa. Comme la Medjerda, l'oued Mellègue est une rivière algérienne et tunisienne à la fois.

Le Tell du département de Constantine renferme un certain nombre de lacs; les plus importants sont situés sur le territoire de La Calle et de Bône. Dans la région de La Calle, on remarque, à proximité de la mer, le lac *El-Hout*, « Lac des Poissons, » appelé aussi lac *Tonga*, entre La Calle et la mine de plomb de Kef-Oum-Theboul (on évalue sa superficie à 2,367 hectares), bordé de saules, de frênes, de peupliers et de chênes-lièges; le lac *Oubeira*, « Lac Supérieur ou du Milieu, » l'*El-Gara* des Arabes (2,200 hectares), entouré de forêts de chênes-lièges et s'écoulant par l'oued Messida dans l'oued El-Kebir; le lac *El-Melah*, près du bastion de la Vieille-Calle (800 hectares). Les alentours de ce lac sont couverts de forêts. Dans la région de Bône se voient le petit lac *Bou-Kmira* et le lac des *Anglais*, entre l'embouchure de la Mafrag et celle de la Seybouse, et le lac *Fetzara*, entre la chaîne de l'Édough et les montagnes de Penthièvre, à 20 kilomètres au sud-ouest de Bône. Le lac Fetzara couvre une surface de près de 14,000 hectares; son bassin naturel est évalué à 50,000 hectares; il est situé à 10 mètres au-dessus du niveau de la mer. La surface couverte par les eaux diminue considérablement pendant l'été, par suite de l'évaporation et du desséchement des ruisseaux qui, dans la saison des pluies, lui portent le tribut de leurs eaux. De la vase et des détritus de toute sorte que les eaux laissent en se retirant s'échappent des émanations paludéennes, qui engendrent des fièvres pernicieuses. On a creusé récemment un canal destiné à dessécher le lac; mais ce canal, insuffisant, n'a produit jusqu'à présent qu'un écoulement partiel. Le lac Fetzara est couvert de myriades de canards, de macreuses, de flamants, de cygnes blancs et de grèbes dont la fourrure est très recherchée. Les auteurs anciens ne font aucune mention de ce lac qui, du reste, paraît être de formation récente. Les prétendues ruines d'*Ad Plumbaria*, que l'on avait cru apercevoir sous les eaux, n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelques archéologues.

Les eaux du versant méridional de la chaîne tellienne et celles du versant septentrional de la chaîne saharienne vont se perdre dans les chotts ou cuvettes des hauts plateaux. Les plus importants de ces lacs salés, que l'on désigne sous les noms de *chotts*, *guerahs* ou *sebkhas*, et qui se couvrent en été d'une éblouissante couche de sel, sont : le guerah *El-Tarf*, à 15 kilomètres environ au sud-ouest d'Aïn-Beïda (18 kilom. de long sur 6 à 12 de large), qui reçoit l'oued Ouilman et l'oued Feid-Souar; le guerah *El-Guellif*, « guerah du Limon; » le guerah *Ank-Djemel*, « guerah du Chameau; » le guerah *El-Mar'sel*, « guerah du Lavage » (ces trois lacs sont situés au nord-ouest du précédent); la sebkha *Djendeli*, à 30 kilomètres environ au nord-est de Batna, qui reçoit l'oued Chemora, « la Rivière rapide, » et dont les bords sont parsemés de ruines romaines; les lacs *Tinsiltt* et *M'zouri*, situés le premier à droite, le second à gauche de la route de Constantine à Batna; les sebkhas *Bida*, *Ephraïm*, *El-Lemiet*, *El-Gaousset*, *Melloul* et *Moulgemel*, sur le vaste plateau des Abd-el-Nour, couvert de ruines antiques, et le *Chott du Hodna*, nommé par les Arabes *Chott Es-Saïda*, « le chott Heureux. » Le chott du Hodna est situé à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, au sud de M'sila et au nord-est de Bou-Saâda. Il occupe une vaste dépression sans écoulement, dominée au nord par d'abruptes montagnes qui le séparent de la haute plaine de la Medjana. Ce chott reçoit plusieurs cours d'eau, parmi lesquels il convient de citer l'oued Barika, qui passe près de Ngaous, l'oued Melah et l'oued Si-Ataïa, venus du djebel Sidi-Sab; le Bou-Amadou, fils du djebel Maadhut; l'oued Ksab, qui jaillit sur le djebel Braham, coule dans la Medjana et baigne M'sila; l'oued Chellal ou oued Sebisebt; l'oued Chaïr, dont la vallée est formée de vastes plaines en partie cultivées et en partie couvertes de pâturages; et l'oued Bou-Saâda, qui baigne le centre de ce nom.

Les premiers cours d'eau sahariens que l'on rencontre en allant de l'est à l'ouest se déversent dans le *Chott Mel'ghir* ou *Mel'rir*, vaste dépression marécageuse de plus de 300 kilomètres de long et dont la superficie est évaluée par M. Roudaire à 6,000 kilomètres carrés. Ce chott est coupé par le méridien de Batna et le 34e degré de latitude. Il reçoit, en temps de crue seulement, l'oued Itel, l'oued Djedi et l'oued El-Arab.

L'oued *Itel*, dont le lit a toujours de l'eau, sinon à la surface, du moins à peu de profondeur, prend sa source en plein désert, à Ras-Oued-Itel; baigne El-Mengoub, où se voient de nombreux *tumuli* analogues aux monuments celtiques d'Europe, et Mamoura; reçoit à gauche l'écoulement de quelques ravines, passe à Ghami, à Selil, à Ouglel-Mguelra et n'atteint le chott Mel'ghir qu'en temps de crue exceptionnelle.



Port de Bône.

L'oued *Djedi*, « la Rivière du Chevreau, » descend du djebel Amour sous le nom d'oued *M'zi;* baigne Tadjemout, village arabe fortifié; les plaines de Laghouat, où un barrage retient ses eaux pour l'irrigation des palmiers; Ksar-el-Aïran, où il est presque toujours à sec; traîne languissamment, quand il en a, ses languissantes eaux dans la triste région appelée par les Arabes *Bled-el-Ateuch*, « pays de la soif; » passe ensuite (département de Constantine) à Sidi-Khaled, à Ouled-Djellal, à Liouah, à Seïra, près de Ben-Thious et de Melilli, oasis des Ziban, et, en temps de crue, se grossit de l'oued Biskra et de l'oued El-Abiad. L'aïn Melilli, qui tombe dans l'oued Djedi, près de l'oasis de Melilli, est si abondante qu'elle forme un véritable cours d'eau.

L'oued *Biskra*, né dans les montagnes de Batna, coule dans une vallée sauvage et resserrée entre des roches nues; reçoit l'oued *Fedala*, « la Rivière Généreuse, » descendu d'un sommet de l'Aurès, coule au fond des gorges majestueuses d'El-Kantara, traverse la fertile plaine d'El-Outaïa, se grossit de l'oued *Abdi*, « la Rivière de mon serviteur, » venu de l'Aurès, passe au pied des monts de Nahra, sert de réceptacle aux nombreuses sources de Biskra, féconde la belle oasis de ce nom et se perd dans l'oued Djedi, quand les sables n'ont pas complètement absorbé ses eaux.

L'oued *El-Abiad*, « la Rivière Blanche, » dont la source jaillit au pied du Chelïah, coule dans des gorges profondes et, dans le Sahara, se divise en deux bras qui ne tombent dans l'oued Djedi qu'à l'époque des fortes crues.

L'oued *El-Arab*, descendu de l'Aurès sous le nom d'oued *Meughar*, passe à Chebla (ruines romaines), coule dans des gorges étroites d'où il sort à Khang-Sidi-Nadja, côtoie l'oasis de Liana; reçoit, à Zeribet-el-Oued, l'oued Geuchtan, fils du mont Chelïah, et, bu par les sables, n'atteint que très rarement le chott Mel'ghir.

La large dépression du sol qui forme le chott Mel'ghir se prolonge jusqu'à peu de distance du golfe tunisien de Gabès par les chotts Sellem, R'harsa et El-Djerid ou sebkha Karaoum. Le commandant Roudaire, dont on peut discuter le projet, mais à l'énergie et à la persévérance duquel il convient de rendre hommage, a conçu le dessein de creuser une large tranchée à travers le seuil de Gabès pour mettre le bassin des chotts en communication avec la Méditerranée et créer ainsi une mer intérieure.

Cette *mer intérieure* préoccupe vivement les esprits, surtout depuis que l'illustre pourfendeur d'isthmes, M. Ferdinand de Lesseps, de retour d'un voyage dans la région des chotts, a dit récemment dans une réunion tenue à Constantine : « La *mer intérieure est faite.* » Dans la bouche d'un homme de cette trempe, de telles paroles ont une portée immense. M. de Lesseps veut que la mer intérieure soit, et elle sera. Mais quelle sera la superficie de cette mer nouvelle? Il résulte des travaux géodésiques exécutés par M. Roudaire avec une grande compétence et une sérieuse précision, que deux des trois grandes dépressions naturelles qui s'allongent au sud de la Régence et d'une partie du département de Constantine, celles des chotts Mel'ghir et R'harsa, se trouvent au-dessous du niveau de la mer. Seule, la dépression qui comprend les chotts Féjij et El-Djérid (ce dernier chott est le plus rapproché du golfe de Gabès) est à une altitude supérieure à ce niveau. La superficie submersible, à l'intérieur de la courbe zéro, serait de 6 à 8,000 kilomètres carrés. Cette mer pénétrerait de 500 kilomètres dans l'intérieur des terres, du méridien de Gabès à celui de Biskra.

Voies de communication. — Le département de Constantine est traversé par les routes nationales de Stora à Biskra, par Philippeville, Constantine, Batna; d'Alger à Constantine, par Bordj-Bou-Arreridj et Sétif; de Bougie à Sétif, par l'Oued-Agrioun et le Châbet-el-Akra; de Constantine à Tébessa, par les Ouled-Ramoun et Aïn-Beïda; ces routes représentent une longueur de 605 kilomètres. Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que le gouvernement vient de classer parmi les routes nationales les routes départementales suivantes : d'Alger à Bougie par Ménerville, Tizi-Ouzou, El-Kseur; de Philippeville à Bône; de Bône à La Calle; de Djidjelli à Constantine par Mila; de Collo à Constantine; d'Aïn-Beïda à Constantine; d'Aïn-Beïda à Khenchela et de La Calle à Souk-Ahras. Cette substitution de l'État au département, que grevaient des charges trop lourdes, produira les plus heureux résultats. Quant aux routes départementales, elles ont un développement total de 510 kilomètres; ce sont les routes de Constantine à Bône par Guelma, de Constantine à Bône par Saint-Charles et Jemmapes, de Philippeville à Guelma par Jemmapes et Gastu, de Bône à La Calle, de Bône à Souk-Ahras, de Guelma à Souk-Ahras par Petit et Duvivier, de Sétif à Djidjelli, de Bordj-Bou-Arréridj à Bou-Saâda. La longueur totale des chemins de grande communication du département de Constantine atteint 2,701 kilomètres; celle des chemins d'intérêt commun 340 kilomètres, ce qui représente, pour les routes nationales, départementales et les chemins vicinaux, un développement total de 4,217 kilomètres.

Les chemins de fer qui traversent le département appartiennent aux Compagnies de Bône-Guelma et prolongements, de l'Est algérien et de Paris-Lyon-Méditerranée.

La ligne de Constantine à Philippeville (87 kilom.) dessert Le Hamma, Bizot, Condé-Smendou, le Col des Oliviers, El-Arrouch, Robertville, Saint-Charles, Saf-Saf et Damrémont. La ligne de Constantine à Sétif (156 kilomètres) dessert Ouled-Hamimim, le Kroub où s'embranche le chemin de fer de Bône à Constantine, Ouled-Rhamoun, El-Guérah d'où se détache le chemin de fer de Batna, Télerghma, Mechta-El-Arbi, Saint-Donat, Bir-El-Arch, Saint-Arnaud et Ras-El-Ma. Les lignes d'El-Guérah à Batna et de Sétif à El-Achir ont été récemment livrées à la circulation; la première sera continuée jusqu'à Biskra; sur la seconde, les travaux de construction sont activement poussés. La ligne de Bône au Kroub (203 kilomètres) dessert : Duzerville, Randon, Mondovi, Barral, Saint-Joseph, Oued-Frara, Duvivier où s'embranche le chemin de fer de Souk-Ahras, Nador, Petit, Millesimo, Guelma, Medjez-Amar, Hammam-Meskoutin, Thaya, Bordj-Sabath, Oued-Zenati, Aïn-Regada, Aïn-Abid et Bou-Nouara. La section de Duvivier à Souk-Ahras (52 kilom.) passe par Medjez-Sfa, Aïn-Tahamimine, Aïn-Affra, La Verdure et Aïn-Senour. Cette ligne sera bientôt reliée à la grande voie ferrée de la Régence, également construite par la Compagnie de Bône-Guelma, et qui va de la frontière algérienne jusqu'à Tunis

par Souk-El-Arba, Ben-Bachir, Souk-El-Khemis, Sidi-Zéhili, Béja, Oued-Zargua, Medjez-El-Bab, Bordj-Toum, Tébourba, Djedeida et Manouba. Aïn-Beïda sera aussi relié par une voie ferrée, soit à une des stations de la ligne de Bône au Kroub, soit à une de celles de l'Est algérien.

Climat. — V. l'*Algérie générale.*

Productions naturelles. — Le département de Constantine est surtout un département agricole. Le sol produit en grande quantité toute espèce de céréales. Les *Européens* ont récolté, en 1881 : 29,950 quintaux métriques de blé tendre, 216,638 quintaux métriques de blé dur, 197,908 quintaux métriques d'orge; 45,160 quintaux métriques d'avoine; 3,562 quintaux métriques de maïs, etc. Les Européens ont récolté à la même date 22,483 hectolitres de vin rouge et 4,934 hectolitres de vin blanc, 3,442 kilogrammes de tabac, 23,030 kilogrammes d'huile, 79,200 kilogrammes de graine de lin d'Italie, 8,103 kilogrammes de graine de lin de Riga. Les *indigènes* ont récolté la même année : 35,620 quintaux métriques de blé tendre; 2,281,191 quintaux métriques de blé dur; 2,495,857 quintaux métriques d'orge; 17,608 quintaux métriques de maïs; 70,944 quintaux métriques de fèves, 91,251 quintaux métriques de bechna; 256,374 kilogrammes de tabac; 5,480,930 kilogr. d'olives, etc. Il y a dans le département beaucoup d'oliviers, de mûriers, d'orangers, de citronniers; on y trouve aussi des arbres à fruit de toute sorte, de vastes prairies naturelles couvrent une partie des plaines, et, quand l'année est pluvieuse, on y récolte de grandes quantités de fourrages, branche importante du commerce d'exportation. Les forêts du département de Constantine occupent une superficie de 1,005,133 hectares; le chêne-liège y couvre 237,566 hectares; le chêne vert, 265,915; le chêne zéen, 53,961; le pin d'Alep, 285,723; le pin maritime, 516; le cèdre, 39,109; 122,335 hectares sont peuplés d'autres essences diverses. Les animaux domestiques sont les mêmes que ceux du reste de l'Algérie; quant aux fauves, c'est le département qui en renferme le plus. En 1881, les *Européens* possédaient 6,235 chevaux, 3,796 mulets, 2,327 ânes, 64 chameaux, 40,106 bœufs, 82,600 moutons, 16,884 chèvres, 11,656 porcs; en tout, 163,668 bestiaux; les *indigènes* avaient à la même date : 60,983 chevaux, 80,486 mulets, 53,744 ânes, 48,544 chameaux, 427,244 bœufs, 2,004,013 moutons, 1,241,163 chèvres, 8,162 porcs; en tout, 3,924,339 bestiaux.

Le règne minéral est ici assez riche; il y a de nombreuses mines de fer, de cuivre, de zinc, de plomb, des carrières de marbre et plusieurs sources minérales. Les principales mines de fer sont celles du *Bou-Hamra*, aux portes de Bône, exploitées par la Compagnie du Mokta-El-Hadid; celle des *Karésas*, à 12 kilomètres de Bône, appartenant à la société précédente; celle de *Medjez-Rassoul*, à 18 kilom. de Bône, dans le voinage du lac Fetzara; la mine de fer oxydulé magnétique du Mokta-El-Hadid, la plus importante de toute l'Algérie, reliée à Bône par un chemin de fer de 33 kilomètres (les minerais du Mokta-El-Hadid, les plus riches en fer de tous les minerais connus, sont exportés jusqu'en Amérique); la mine de fer du *Filfila*, à 14 kilomètres à l'est de Philippeville, dont le minerai est assez riche et qui, depuis quelques années, est l'objet d'une exploitation active; les mines de fer de *Collo* (fer oxydulé très riche), dont l'exploitation paraît susceptible d'un grand développement; les mines du cap *Cavallo*, à 16 kilomètres au sud-ouest de Djidjelli (hydroxyde de fer de bonne qualité); les mines du *djebel Hadid* ou des *Beni-Foughal* (veines de fer spathique et d'hématite brune); les mines de fer de *l'oued Djemmaâ*, à 17 kilomètres au sud de Bougie (fer oxydulé fortement magnétique); les gîtes d'hématite de fer du *djebel Anini*, à 50 kilomètres sud-sud-est de Bougie; la mine de plomb du *djebel Mestouta*, à 76 kilomètres sud-sud-est de Guelma; la mine de plomb de *Kef-Oum-Theboul*, à 11 kilomètres à l'est de La Calle (plomb argentifère d'un grand rendement; c'est aujourd'hui un des plus riches établissements industriels de l'Algérie); la mine de zinc d'Hammam-N'baïl, à 24 kilomètres au sud-est de Guelma (on la désigne aussi sous le nom de mine du *Nador*); la mine de zinc d'*Aïn-Arko*, à 48 kilomètres de Guelma; la mine de cuivre d'*Aïn-Barbar*, à 20 kilomètres nord-ouest de Bône (pyrite de cuivre, cuivre panaché, oxyde noir de cuivre, sulfure de cuivre, malachite, azurite, cuivre natif); la mine de mercure de *Ras-El-Ma*, à 24 kilomètres de Philippeville; les mines de plomb, cuivre et argent du cap Cavallo; les gîtes de plomb argentifère et de cinabre de *Taghit*, dans l'Aurès. La région de Batna est riche en mines de toute sorte. Les marbres du *Fort-Génois*, près de Bône, et ceux du *Filfila*, près de Philippeville, sont très beaux

et fort recherchés; le mont *Gouraya*, près de Bougie, renferme des marbres noirs estimés. Le département possède aussi des carrières de pierres de taille, de moellons, de pierres à chaux grasse, de pierres meulières, de pierres lithographiques, de pierres à chaux hydraulique, des pouzzolanes, des pierres à plâtre, des terres à briques et à poteries, de nombreux lacs salés et plusieurs gîtes de sel gemme fort importants, notamment ceux de *Ouled-Kebbab*, à 20 kilomètres de Mila, et d'*El-Outaïa*, à 25 kilomètres nord de Biskra. A El-Outaïa se dresse une véritable montagne de sel, constituant sur la rive de l'oued El-Outaïa un îlot elliptique de 3 kilomètres de long sur 1,500 mètres de large. Ce sel est assez pur.

Quant aux sources minérales, elles abondent dans le département de Constantine comme dans ceux d'Alger et d'Oran. Nous nous bornerons à citer : celles d'*Aïn-El-Mekkheda*, dans la région de Bougie (3 sources ferrugineuses, au milieu de ruines romaines, colonne de marbre rose portant une inscription à Esculape); de *Bordj-bou-Arréridj*, à 3 kilomètres de ce centre (source sulfureuse, 18°); du *Hamma*, à 12 kilomètres de Constantine, dans une vallée où de nombreux ruisseaux d'eau thermale entretiennent une luxuriante végétation; d'*Hammam-Beurda*, « le Bain du bât, » à 7 kilom. de Guelma (29°), eaux salines carbonatées calciques, émergeant par plusieurs sources et assez abondantes pour faire tourner des moulins et irriguer de vastes propriétés (débris de thermes romains); d'*Hammam-es-Salhin*, à 6 kilomètres de Biskra, au pied du djebel Sfa (46°), eaux sulfureuses, utiles dans les affections cutanées et rhumatismales (établissement thermal); d'*Hammam-Meskoutin*, « le Bain des Maudits, » anciennes *Aquæ Tibilitanæ*, dans la région de Guelma (70° à 95°), eaux salines chlorurées sodiques, utiles dans les douleurs articulaires, les rhumatismes, les maladies de la peau et des os (hôpital militaire, établissement thermal, site très pittoresque); de l'*oued Hamimin*, à 6 kilomètres de Jemmapes (40° et 43°), eaux sulfureuses, employées dans les affections rhumatismales articulaires et musculaires (établissement de bains, débris de piscines romaines); de *Sidi-Mecid*, près de Constantine, au pied du djebel de ce nom (établissement de bains, site charmant), etc.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — L'industrie proprement dite n'occupe dans le département qu'une place très secondaire; mais l'industrie agricole y est assez florissante. En 1881, la superficie des terres cultivées par les Européens était de 407,998 hectares; la superficie des terres cultivées par les indigènes s'élevait à 3,046,507 hectares. La population agricole européenne comprenait 10,318 hommes, 7,357 femmes et 9,256 enfants au-dessous de 15 ans; la population agricole indigène se composait de 314,588 hommes, 308,604 femmes et 327,982 enfants au-dessous de 15 ans. Les Européens possédaient pour 3,301,957 francs d'instruments agricoles; ceux des indigènes représentaient une valeur de 1,209,176 francs.

Le département possède de nombreuses minoteries, des fabriques de pâtes alimentaires, des ateliers de salaisons de poissons, dont les plus importants sont situés à La Calle, à Stora, à Collo et à Bougie; de nombreux moulins à huile, d'importantes manufactures de tabacs, de cigares et de cigarettes; des distilleries, des brasseries, des fabriques de crin végétal, d'objets de vannerie, de meubles, de cordes en chanvre, en diss et en alfa, de selles, d'objets d'orfèvrerie, des tanneries, etc. L'extraction des minerais de fer, de plomb, de cuivre et de zinc, y occupe un grand nombre d'ouvriers et d'employés; le démasclage des chênes-lièges et la fabrication des bouchons donne également lieu à un mouvement considérable. Quant à la pêche du corail, elle est très active sur le littoral de La Calle principalement, ensuite sur les côtes de Bône et de Philippeville. L'industrie indigène est ici la même que dans le reste de l'Algérie.

Le commerce d'exportation est surtout alimenté : par les minerais de fer du Mokta-El-Hadid, les minerais de cuivre d'Aïn-Barbar et les minerais de plomb de Kef-Oum-Theboul, par les écorces de chêne-liège, les écorces à tan, le blé, l'orge, les bœufs, les moutons, les chevaux, les peaux, la cire, l'alfa, les fruits et primeurs, etc.

Division politique et administrative. — Le département de Constantine a pour chef-lieu Constantine; il comprend 6 arrondissements communaux, 65 communes de plein exercice, 32 communes mixtes et 7 communes indigènes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître.

Constantine est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Alger; il y a dans cette ville un

grand séminaire; le département compte un certain nombre de cures, de succursales et de vicariats. Les protestants ont une église consistoriale à Constantine, et les juifs une synagogue. Les tribunaux du département sont du ressort de la cour d'appel d'Alger.

Le département appartient à l'académie universitaire d'Alger; il y a un lycée à Constantine, des collèges communaux à Bône, Philippeville et Sétif; une institution secondaire libre à Bône, une école normale d'instituteurs, une chaire d'agriculture, une chaire d'arabe, une société de géographie et une société d'archéologie à Constantine, une Académie (Académie d'Hippone) à Bône, et, dans tout le département, 228 écoles primaires, dont 41 congréganistes.

Le département de Constantine est compris dans la circonscription du 19e corps d'armée dont l'état-major est à Alger; il forme un arrondissement minéralogique dépendant de l'inspection des mines d'Alger.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le territoire du département de Constantine formait autrefois la Numidie occidentale, comprise entre la frontière actuelle de la Tunisie et l'oued El-Kebir (Rummel) et une portion de la Mauritanie Sitifienne. Le Sahara, c'était la Gétulie. En 218 avant Jésus-Christ, Masinissa, chef des Massyliens, prit parti pour les Romains contre les Carthaginois, et, en échange de ce service, fut proclamé roi de Numidie avec *Cirta* pour capitale. On sait que, sous le règne de ce prince, *Cirta* devint une des cités les plus florissantes de l'Afrique. Maître d'un vaste pays, Masinissa profita des loisirs d'une longue paix pour introduire dans son royaume la civilisation, les arts, les sciences. Les Numides errants devinrent agriculteurs, et bientôt leur territoire, jusque-là presque sans culture, se couvrit de riches moissons. Les villes furent agrandies et embellies. Le règne de Masinissa dura soixante ans; ce fut l'époque la plus brillante de l'histoire de la Numidie. Micipsa, fils et successeur de Masinissa, continuant l'œuvre de civilisation entreprise par son père, enrichit *Cirta* de magnifiques édifices, et y attira des émigrants grecs et romains, qui initièrent ses sujets aux arts de l'Europe. L'agriculture et l'industrie prirent en Numidie un essor considérable; la littérature de la Grèce et de l'Italie y fut même cultivée avec succès. Mais cette prospérité fut profondément troublée après sa mort (119 av. J.-C.).

Micipsa avait partagé ses États entre ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, et son neveu Jugurtha, jeune prince d'une grande bravoure, d'une rare beauté, d'une force prodigieuse, d'une extrême souplesse d'esprit et d'une ambition démesurée. Adherbal eut *Cirta* dans son lot. Jugurtha, mécontent de sa part, attaqua son cousin, le vainquit, l'égorgea et se rendit maître de ses États. Hiempsal, attaqué à son tour par Jugurtha, implora le secours de Rome. Les sénateurs et les généraux envoyés en Numidie par les Romains se laissèrent gagner par l'or de Jugurtha. Cité devant le sénat romain à la suite de la prise de *Cirta* et du meurtre d'Adherbal, Jugurtha osa y comparaître, et son or, répandu à profusion parmi le peuple et les patriciens, lui aurait sans doute assuré encore l'impunité, lorsqu'un nouvel assassinat commis par lui dans la ville même sur la personne de son cousin Massiva, prince numide que Rome voulait lui opposer, mit le comble à l'indignation populaire. Sommé de quitter Rome, il s'écria en jetant un dernier regard sur elle : « O ville vénale, tu périras le jour où il se présentera un homme assez riche pour t'acheter! »

La guerre était déclarée. Métellus, envoyé contre l'usurpateur, poussa ses opérations avec énergie. Avec l'aide de Bocchus, son beau-père, roi de Mauritanie, l'audacieux Numide soutint d'abord l'effort des Romains; mais Bocchus ne tarda pas à le trahir et à le livrer aux Romains. Conduit à Rome, Jugurtha orna le triomphe de Marius, puis il fut jeté dans un cachot humide où il mourut de faim. Rome donna la Numidie occidentale à Hiempsal II, neveu de Masinissa; le reste devint le prix de la trahison de Bocchus.

Pendant les guerres civiles qui désolèrent le territoire romain, César vint en Afrique combattre les restes du parti républicain qui avaient Scipion pour chef; il prit *Cirta;* contraignit Scipion, cerné dans le port d'Hippone, à se donner la mort et réunit toute la Numidie à la province romaine dont le commandement fut confié à Salluste, célèbre par ses écrits et plus encore par ses exactions. Les Romains eurent à réprimer dans le pays plusieurs révoltes des indigènes; une des plus sérieuses fut celle de Tacfarinas (l'an 17 de J.-C.); vint ensuite celle des *Quinquégentiens* (cinq peuplades ou tribus) qui furent vaincus, mais non sans peine,

en 138, sous le règne d'Antonin. D'autres tribus s'insurgèrent à leur tour, et les Romains ne se crurent en sûreté qu'après les avoir déplacées. En 297, la Mauritanie Césarienne fut scindée, sa partie orientale prit le nom de Mauritanie Sitifienne; elle eut pour capitale *Sitifis*, aujourd'hui Sétif. En 312, Alexandre, paysan pannonien qui aspirait à l'empire, fut assiégé dans *Cirta*, et la malheureuse cité fut complètement ruinée. Constantin la releva et lui donna son nom. Dans les premières années du IVe siècle, le christianisme fit de grands progrès en Numidie et dans la Mauritanie Césarienne, ces deux pays comptèrent bientôt un grand nombre d'évêques, dont le plus illustre fut saint Augustin. Mais des schismes troublèrent profondément la Numidie de 316 à 337. Le despotisme et les spoliations du comte Romanus avaient excité en Numidie une haine générale qui se traduisit, en 371, par une révolte formidable, à la tête de laquelle se trouvait Firmus, prince tributaire, d'un esprit rusé et fécond en stratagèmes et d'une ambition démesurée. Après avoir battu Romanus en plusieurs rencontres, Firmus assiégea Cherchell, la prit et la livra aux flammes. Bientôt tout plia devant lui et il se proclama roi des Maures. Le grand Théodose, envoyé contre Firmus par Valentinien, débarqua à *Igilgilis* (Djidjelli) et de là se porta à *Sitifis*, puis à *Tubusutus*. Firmus, serré de près et abandonné du plus grand nombre de ses partisans, se donna la mort pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

Durant un temps assez long, l'histoire est à peu près muette en ce qui concerne le département de Constantine. C'est en 429 que la jalousie mutuelle d'Aétius et du comte Boniface, ministres de Placidie, qui régnait en Occident au nom de son fils Valentinien III, livra la Numidie et le reste de l'Afrique romaine aux Vandales de Genséric. Boniface, obligé de prendre les armes contre ses redoutables auxiliaires, auxquels il avait promis les provinces de l'ouest et une portion de la Numidie, dut se retirer dans Hippone, y fut assiégé par les Vandales pendant quatorze mois. On sait que saint Augustin, évêque de cette ville, y mourut pendant le siège, après avoir fait vaillamment son devoir. Maîtres de la ville, les Vandales la réduisirent en cendres, et toute l'Afrique romaine ne tarda pas à leur appartenir. Ils l'occupèrent jusqu'en 533. Gélimer, battu par l'illustre Bélisaire, dut chercher un refuge sur le mont *Pappua* (aujourd'hui mont Édough, entre Bône et Philippeville), où la faim le contraignit de se rendre. Mais à peine Bélisaire était-il retourné à Constantinople que Salomon, son successeur, se vit débordé de toutes parts par des insurrections, et, malgré ses succès dans les monts Aurès, le pouvoir des Byzantins en Afrique allait s'affaiblissant tous les jours. L'Afrique septentrionale s'offrait comme une proie facile à d'autres dominateurs : les Arabes.

En 670, ceux-ci, sous les ordres d'Okba-ben-Nafa, pénétrèrent presque sans résistance dans les Zibans et s'emparèrent de Bougie. Okba fut tué dans une bataille que lui livra Kosseïla, souverain des Aurès. La fille de Kosseïla, surnommée *Kahina* (prophétesse), continua d'abord avec un certain succès la lutte contre les Arabes; mais, abandonnée ensuite par une partie de ses soldats et profondément découragée, elle se fit tuer dans un combat. Hassan, le vainqueur de Kahina, s'empara de Constantine et de toute la région qui forme aujourd'hui le département de ce nom. Pendant les luttes acharnées que les Arabes vainqueurs se livrèrent entre eux, le territoire du département de Constantine changea souvent de maîtres. Entre les années 990 et 995, la famille berbère des Beni-Hammad fonda le petit royaume de Bougie, qui pendant quelque temps jeta un certain éclat. En 1035, les Pisans s'emparèrent de Bône. En 1142, la flotte de Roger, roi de Sicile, prit Djidjelli; Bône tomba en son pouvoir une dizaine d'années plus tard, et une partie de la population fut emmenée en esclavage. Pierre III, roi d'Aragon, se rendit maître de Collo en 1281; mais ses troupes n'y firent qu'un séjour de peu de durée. En 1507, Bougie fut prise par les Espagnols, sous les ordres de don Pedro de Navarre. Le pacha d'Alger, Salah-Raïs, la leur enleva en 1555, plus heureux que les frères Barberousse, qui, en 1512, avaient vainement livré à cette place une attaque furieuse. Haroudj, l'aîné des deux frères, avait même perdu un bras dans le combat. Ils prirent leur revanche de cet échec en chassant deux ans après les Génois de Djidjelli et en se rendant maîtres de Collo. Les Tunisiens réussirent à s'emparer de Constantine et à y établir un kaïd; mais leur domination fut éphémère : les Turcs les en chassèrent peu de temps après, et le *beylik de l'Est* fut définitivement créé.

Il ne nous reste plus qu'à signaler les principaux événements dont le département de Constantine fut le théâtre pendant l'occupation turque, le cadre de

cette notice ne nous permettant pas d'entrer dans de longs détails.

En 1620, sous le règne de François Ier, un traité de commerce conclu avec Kheir-Eddin autorisa, sous la dénomination de *Concessions d'Afrique*, la fondation près de La Calle d'un établissement français pour la pêche du corail et l'exportation des grains, des cuirs, de la cire, du miel et autres produits du pays. Cet établissement, détruit et relevé plusieurs fois, fut plus tard transféré à La Calle même. Vers le commencement de l'année 1535, les Turcs s'emparèrent de Bône ; mais ils en furent chassés par les troupes de Charles-Quint, qui pillèrent la ville et ravagèrent le pays environnant. En 1541, Hassan-Agha, pacha d'Alger, dirigea une expédition contre Biskra et le pays des Zibans ; la province tout entière fut dès lors soumise.

Cependant de nombreuses révoltes contre la domination turque éclataient de toutes parts dans les campagnes aussi bien que dans les villes. Les habitants de Constantine, en 1568, après avoir vainement exposé au pacha d'Alger leurs griefs, prirent les armes, massacrèrent leur gouverneur et chassèrent la garnison turque.

Cette révolte fut noyée dans le sang des Constantinois. Une nouvelle insurrection de Constantine, en 1572, fut réprimée par les Turcs avec une extrême férocité. D'autres tentatives de révolte sur plusieurs points du beylik furent le prétexte d'affreux massacres. Les Turcs se montrèrent partout impitoyables ; sous le moindre prétexte, ils égorgeaient sans pitié, et bientôt la terreur plana sur tout le beylik. Là est le secret de la domination des Turcs sur la vaste province de Constantine : une poignée d'aventuriers faisait trembler d'épouvante tout un peuple que l'oppresseur mettait en coupe réglée au moindre signal de rébellion. Pourtant une révolte, organisée dans l'Aurès, prit des proportions inquiétantes pour la domination turque. Les troupes du pacha d'Alger furent défaites en maintes rencontres ; mais la discorde se mit au camp des insurgés, et cette désunion fit la force des oppresseurs. D'autres révoltes, qu'il serait trop long et sans intérêt d'énumérer, éclatèrent, notamment en 1638, en 1641 dans les régions de La Calle et de Bône, et, en 1642, à Constantine. Aux maux de la guerre s'ajoutèrent ceux de la famine et de la peste. Les tribus, réduites à la plus affreuse misère, firent leur soumission au pacha d'Alger et lui demandèrent un bey. Ferhat, élevé en 1648 par le pacha à cette haute dignité, ramena partout le calme, grâce à sa fermeté. En 1664, une flotte française partit de Toulon, sous le commandement du duc de Beaufort ; le 23 du même mois, elle s'empara de Djidjelli, qu'elle évacua le 31 octobre suivant. Au mois de juillet de l'an 1700, les Tunisiens ravagèrent la province de Constantine. Le bey, vaincu en plusieurs rencontres, dut se renfermer dans sa capitale ; il fut délivré par les troupes du dey d'Alger. Dans les premières années du XVIIIe siècle, le beylik fut ravagé par de fréquents tremblements de terre, qui causèrent de graves dommages à Bougie, à Djidjelli, à Collo, à Bône et à Constantine.

De cette époque à 1830, date de la prise d'Alger par les troupes françaises, l'histoire du beylik de Constantine n'offre qu'une suite de révoltes sans intérêt, étouffées dès leur naissance, ou de révolutions de palais qui font couler des flots de sang. Les beys, plus sanguinaires et plus despotes les uns que les autres, passent leur temps à faire couper des têtes, éventrer ou empaler des innocents. Ces terribles *empaleurs* sont pour la plupart *empalés* à leur tour par une juste représaille. Il en est bien peu qui meurent de vieillesse ou par suite d'un accident naturel. Les janissaires sont souvent plus puissants que les beys : l'anarchie est complète.

Le dernier bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed, combattit vaillamment contre les Français à Sidi-Ferruch et à Staouéli. Quand le pavillon de la France flotta sur la kasbah d'Alger, Ahmed offrit à Hussein-dey un dernier refuge dans son beylik. Ce dernier refusa. Ahmed regagna en toute hâte son nid d'aigle, où il régna en souverain absolu jusqu'en 1837, date de l'occupation de Constantine par les Français.

A compter de ce jour, l'histoire du département de Constantine se confond et se résume dans celle de ses villes ou villages.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET RUINES LES PLUS REMARQUABLES

CONSTANTINE (lat., 36° 24′; long., 3° 48′ O). — Constantine (la *Cirta* des Numides, la *Koçantina* des Arabes), tête de ligne des chemins de fer de Philippeville, de Sétif, de Batna et de Bône, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons, avec tribunal de première instance et de commerce, évêché, grand séminaire, société ar-

chéologique, société de géographie, lycée, école normale, etc., est située entre 534 et 644 mètres d'altitude, à 87 kilom. de la mer et à 439 kilom. d'Alger, sur le plateau incliné d'un rocher formant une presqu'île contournée par le Rummel et séparée par une gorge gigantesque des hauteurs de Mansoura et de Sidi-Mecid; elle est peuplée de 41,721 habitants. Avant 1830, elle était le chef-lieu du beylik de Constantine.

Constantine était appelée *Cirta* par les Numides. Dans la langue numidique, *Cirta* désignait un rocher isolé. « Peu de cités dans le monde, dit M. Cherbonneau, ont subi autant de révolutions que Constantine, soit en raison de son importance politique, soit à cause des richesses de son sol. S'il faut en croire la tradition, elle a été assiégée et conquise quatre-vingts fois. Tour à tour capitale de Syphax, de Masinissa, de Micipsa, d'Adherbal, de Juba le Jeune, elle devint ensuite chef-lieu de la province romaine établie par Jules César, pour récompenser le corps de partisans avec lequel Publius Sittius Nucerinus lui avait rendu de si utiles services pendant la guerre d'Afrique; elle fut dès lors appelée *Cirta Sittianorum* et *Cirta Julia*. Au IVe siècle, elle reçut le nom de Constantine, qui lui est resté. »

Les écrivains grecs et latins sont avares de détails sur la capitale des Numides. Strabon se contente de dire que, sous le règne de Masinissa et de ses successeurs, *Cirta* devint une ville très forte, magnifiquement ornée, et pouvant mettre sur pied 10,000 cavaliers. Salluste caractérise d'un seul trait l'importance militaire de *Cirta* : « La position de *Cirta* ne permettait point à Jugurtha de l'emporter d'assaut. »

Ruinée par la guerre de l'empereur Maxence contre un paysan de la Pannonie du nom d'Alexandre, qui avait usurpé la pourpre, *Cirta* fut rétablie et embellie par Constantin dont elle prit le nom. Les hordes barbares qui, dans le Ve siècle, se répandirent comme un flot dévastateur dans la Numidie et les trois Mauritanies semblent avoir respecté Constantine; peut-être leurs efforts se sont-ils brisés contre ses puissantes murailles. Les écrivains arabes désignent Constantine sous le nom de *Koçantina* et *Kostantina*. Sous la domination berbère, Constantine relève tantôt des rois de Tunis, tantôt des gouverneurs de Bougie, ou devient elle-même capitale. Les écrivains arabes, notamment Ibn-Khaldoun, entrent dans de nombreux détails sur l'histoire de cette cité. Les Turcs essayent vainement de s'en emparer en 1520. Plus heureux en 1535, ils la soumettent à la province d'Alger, dont elle fait désormais partie intégrante. L'autorité est confiée à un chef qui prend le titre de kaïd. De 1535 à 1567, les noms des kaïds sont inconnus.

Le dernier bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed, fut complètement indépendant de 1830 à 1837. Lors de l'arrivée des Français en Algérie, il fut appelé devant Alger pour combattre les chrétiens et il s'y battit vaillamment. Quand la capitale de la régence fut tombée en notre pouvoir, Ahmed revint à Constantine qui avait prononcé sa déchéance; mais il réussit à s'y installer de nouveau.

En 1836, la France fit contre Constantine une tentative dont l'issue fut malheureuse, malgré l'héroïsme de nos soldats.

Nous prîmes une éclatante revanche l'année suivante : la ville fut enlevée d'assaut le 13 octobre 1837. L'armée française, forte de 10,000 hommes, était commandée par le général Damrémont, qui fut tué sur la brèche. Le général Valée prit alors le commandement des troupes; c'est lui qui eut l'honneur de s'emparer de Constantine. Il est juste de dire qu'il fut héroïquement secondé par les Trézel, les Rulhières, les Rohault de Fleury, les Combes, les Lamoricière, etc., etc.

La ville est aujourd'hui en pleine prospérité. Masures, ruelles, impasses étroites et fétides ont disparu sur plusieurs points, pour faire place à des rues larges, bien aérées et bordées de constructions élégantes; mais Constantine étouffe faute d'espace. Tous les emplacements ont été utilisés. Des maisons à quatre, cinq et six étages se dressent sur les bords du gouffre; les fenêtres surplombent parfois les abîmes du Rummel. Le temps n'est sans doute pas éloigné où cette cité commerçante, élargissant sa ceinture, se développera du côté du Koudiat-Aty et sur le versant occidental du Mansoura qu'embellissent des plantations de pins, jeunes encore, mais déjà pleins de sève et de vigueur.

Le site de Constantine est un des plus pittoresques de l'Algérie et peut-être du monde entier. La gorge du Rummel forme, au nord, à l'est et au sud-est une barrière infranchissable; de l'ouest à la pointe de Sidi-Rached courent des remparts percés de portes. Les principales curiosités de la ville sont : le pont d'El-Kantara, formé d'une seule arche d'une grande hardiesse, en dessous de la-

Stora.

quelle le Rummel mugit au fond d'un gouffre dont la vue donne le vertige; — la rue Nationale, la plus longue et la plus animée de Constantine; — la rue Combes, longue, étroite, bordée de petites boutiques de marchands d'étoffes, de maréchaux ferrants, de cordonniers, de selliers, de brodeurs, de cafetiers arabes (c'est la plus originale de toutes); — les squares, dont l'un est orné de la statue du maréchal Valée; — la place du Palais, bordée au nord par le palais d'Ahmed-bey et des autres côtés par la cathédrale, l'hôtel de la Banque, le cercle des officiers et des cafés; — la cathédrale, ancienne mosquée *Souk-Er-Rezel*, surmontée d'une élégante coupole, et renfermant une très curieuse chaire musulmane (*Mimbar*), devenue chaire chrétienne; — le palais d'Hadj-Ahmed, construit peu de temps avant la prise de Constantine, avec des matériaux achetés en Italie et surtout volés aux plus riches habitations de la ville ou des environs (l'extérieur est lourd et sévère, mais l'intérieur est celui d'un véritable palais des *Mille et une Nuits*); — l'ancien collège arabe, aujourd'hui hôpital, dont les imposantes constructions couronnent la hauteur de Sidi-Mecid; — le lycée, encore inachevé; — le théâtre, récemment construit et d'un grand aspect; — la Kasbah, où se voient d'immenses citernes romaines, de nombreuses inscriptions antiques encastrées dans les murs, et le monument funéraire élevé en l'honneur des héroïques Combes, Vieux, Sérigny, et de leurs vaillants compagnons d'armes, tombés glorieusement en 1837 sous le feu de l'ennemi; — les musées archéologiques de l'hôtel de ville, du square Valée et de la Kasbah, etc.

Constantine possède une immense halle au blé qui est le marché aux grains le plus important de l'Algérie, de nombreuses minoteries alimentées par le Rummel, des fabriques d'ouvrages en peau, de tissus de laine, plus de deux cents tanneries, des selleries et des cordonneries occupant des rues tout entières. D'autres industries moins importantes

se groupent autour de ces grandes industries. Constantine est une ruche : tout le monde y travaille.

Les principales curiosités des environs de Constantine sont : la *pointe de Sidi-Rached*, qui forme l'extrémité méridionale du rocher de Constantine, et d'où l'on précipitait autrefois dans le Rummel les femmes adultères ; — les belles ruines d'un *aqueduc romain*, un peu au-dessous du confluent du Rummel et du Bou-Merzoug ; — les *bains de Sidi-Mecid* (4 sources d'eaux sulfureuses, alcalines et ferrugineuses, dont la température moyenne est de 34° ; deux grandes piscines aménagées pour les baigneurs ; charmant jardin) ; — les *moulins Lavie*, alimentés par un canal creusé dans le roc ; — les *cascades* et les arches naturelles du Rummel ; — le tombeau de l'*orfèvre Præcilius ;* — le village du *Hamma*, l'*Azimacia* des Romains, dans une vallée où jaillissent plusieurs sources thermales ; — *Salah-Bey*, ancienne villa de Salah-bey, qui possède une très belle source chaude ; — le *Kheneg*, « la Gorge, » à 24 kilomètres, site fort intéressant par ses ruines, et surtout par son ravin qui rappelle celui du Rummel ; — le *Monument des Lollius*, sur la rive droite de l'oued Smendou, édifice de forme cylindrique avec soubassement, corniche et inscriptions ; — les ruines du Chettaba ; — le *djebel-Ouach*, site très pittoresque où se trouvent de vastes bassins remplis d'eau pure qui alimentent Constantine. Près de la ville est un hippodrome.

Le Kroub. — Le Kroub, pluriel de *Korbet*, « Masure, Ruine, » à 16 kilomètres de Constantine, chef-lieu d'une commune de 6,941 habitants, doit son importance à sa situation sur l'embranchement du chemin de fer de Bône-Guelma-Constantine sur celui de Constantine à Sétif et à Batna.

Aïn-Yakout. — Aïn-Yakout, « la Fontaine du Diamant brut, » situé à 83 kilomètres de Constantine, n'offre rien d'intéressant ; mais il est voisin du Medracen, vaste et magnifique monument sur la destination duquel les archéologues ont beaucoup disserté sans se mettre d'accord. La forme générale de l'édifice, que l'on regarde généralement comme un monument funéraire (peut-être le tombeau des rois de Numidie, comme le tombeau de la Chrétienne est la sépulture des rois de Mauritanie), est, dit M. le colonel Foy, celle d'un gros cylindre très court, servant de base à un cône obtus, ou plutôt à une série de 24 cylindres qui décroissent successivement et donnent ainsi sur le cylindre de base une série de 21 gradins circulaires de $0^m,85$ de haut et $0^m,97$ de large. La plate-forme supérieure a $11^m,70$ de diamètre, et le gradin inférieur 76 mètres de pourtour. Il est évidé inférieurement en quart de cercle et forme ainsi une corniche très simple que supportent soixante colonnes espacées de $2^m,85$ d'axe en axe et ayant $2^m,22$ de hauteur de fût. Ces colonnes reposent sur un double soubassement, peu apparent aujourd'hui que les terres se sont amoncelées à son pied.

Batna (lat., 35° 40′ ; long., 3° 55′ E.). — Batna, « le Bivouac, » chef-lieu de subdivision militaire et d'une commune de 4,833 habitants, tête de ligne du chemin de fer qui doit relier Constantine à Biskra, siège d'un tribunal de première instance, futur chef-lieu de sous-préfecture, est située à 1,021 mètres d'altitude, à l'extrême limite du Tell et à l'entrée d'une vaste plaine. Cette petite ville a été fondée en 1848 sur l'emplacement d'un camp établi en 1844 ; son climat est sain et tempéré. La ville est entourée d'un fossé et d'un mur de défense percé de quatre portes. Les rues sont larges, propres, coupées à angles droits et bordées de mûriers ou de tilleuls. La pépinière, les allées Herbillon et de la Prairie offrent de jolies promenades. Le territoire des environs de Batna est très fertile, riche en forêts, en alfa et en mines de toute sorte. La prospérité de la ville est assurée. Batna possède un marché très fréquenté, de nombreux moulins et des ateliers pour la transformation de l'alfa en pâte à papier.

Lambèse. — A 11 kilomètres de Batna se trouve le village de Lambèse, la *Lambesis* des Romains, le *Tazzout* des Arabes, qui possède une maison centrale de détention, où furent emprisonnés, après le coup d'État du 2 décembre 1851, plus de 300 déportés politiques.

Lambèse, aujourd'hui simple village, fut dans l'antiquité une cité très importante, comme l'attestent encore les ruines grandioses qui couvrent le sol sur une vaste étendue. On pense qu'elle fut fondée de l'an 21 à l'an 24 de notre ère. L'installation à Lambèse de la troisième légion Auguste donna à cette ville une importance capitale. C'était la grande place d'où partaient les colonnes chargées de réprimer les insurrections et de maintenir l'ordre. Ptolémée, parlant de Lambèse, la désigne

comme le siège de la troisième légion impériale. L'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger en font le carrefour de nombreuses routes. Les écrivains catholiques et les *Notices de l'Église d'Afrique* citent fréquemment le nom de Lambèse. Cette ville devint rapidement un centre de population considérable. D'abord simple municipe, plus tard colonie romaine, elle fut pendant trois siècles la capitale de la Numidie et la résidence du *légat impérial propréteur*, chargé à la fois du gouvernement civil de la province et du commandement des forces militaires en Afrique. Lorsque, par un édit de Constantin, Lambèse se vit enlever à la fois un personnel administratif considérable et la presque totalité de la troisième légion, sa décadence commença.

On mentionne les noms de plusieurs évêques de Lambèse. Saint Cyprien convoqua dans cette ville un concile célèbre qui condamna les doctrines de l'évêque Privat et auquel assistèrent, dit-on, quatre-vingt-dix évêques. On croit que la destruction de Lambèse fut en partie due aux Vandales. Les Maures, au VIe siècle, achevèrent l'œuvre de ces derniers. Sous la domination byzantine, Lambèse ressuscite et acquiert rapidement une certaine importance, prouvée par sa résistance contre les Arabes de Sidi-Okba, en 682. Maîtres de Lambèse, les Arabes lui donnèrent le nom de *Tazzout* ou *Tazzoulet;* mais, en 1844, elle était abandonnée depuis longtemps par les musulmans. Les troupes françaises n'y trouvèrent à leur arrivée que quelques méchants gourbis groupés autour d'une mosquée dont il ne reste plus de trace aujourd'hui.

Les ruines de Lambèse sont encore très considérables; elles s'étendent sur une superficie d'environ 600 hectares au pied du djebel Askar. On admire surtout : quatre portes ou arcs de triomphe, les débris d'un aqueduc, les restes du temple d'Esculape et d'un cirque de 400 mètres de diamètre, l'arc de triomphe de Septime-Sévère, les débris d'un *prætorium*, de thermes, d'un grenier d'abondance, et le tombeau de Q. Flavius Maximus, un des préfets de la troisième légion. Le *prætorium*, où l'on a réuni tout ce que l'on a pu sauver de statues et d'inscriptions, possède deux mosaïques d'un grand prix, représentant, l'une l'*Eurotas*, *Léda et le Cygne*, l'autre les *Quatre Saisons*.

Aux environs de Lambèse, on visite les ruines de *Verecunda*, aujourd'hui *Markouna;* de *Lambafudi*, aujourd'hui *Enchir-Touchin*, et surtout celles de *Timegad* (*Tamugadi* de l'Itinéraire d'Antonin). Timegad fut une grande cité sous la domination romaine. On en attribue la fondation à Trajan, qui y aurait établi les vétérans de la 30e légion. Les ruines de Timegad, qui ont été fouillées récemment par M. Masqueray, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, sont fort intéressantes. On y remarque celles d'un magnifique arc de triomphe, le plus beau peut-être de la Numidie, d'un temple de Jupiter Capitolin, d'un théâtre, d'une forteresse byzantine, d'une église chrétienne du VIIe siècle. Deux inscriptions découvertes par M. Masqueray déterminent l'emplacement de la curie et donnent la liste complète des magistratures et des magistrats à la fin du IVe siècle.

Des voies romaines reliaient Lambèse à *Theveste*, à *Cirta* et à *Sitifis*. De nombreuses ruines sont encore échelonnées le long de ces différentes routes.

Aïn-Beïda. — Aïn-Beïda, « la Source blanche, » chef-lieu de cercle et d'une commune de 2,206 habitants, à 115 kilomètres de Constantine, est l'entrepôt des marchands de Constantine qui viennent y acheter des céréales et des laines très estimées. On y remarque une belle source donnant par minute plus de 400 litres d'une eau excellente. Cette petite ville, qui sera prochainement reliée à Bône ou à Constantine par une voie ferrée, est située à 1,068 mètres d'altitude, au centre d'une région qui offre l'aspect de vastes plaines légèrement ondulées; elle est de création française. Le sol de cette contrée produit beaucoup de céréales et recèle des mines d'antimoine, de plomb argentifère et de sulfure de fer. L'alfa y abonde; il est aussi très propre à l'élevage des moutons, des chevaux et des bœufs. Les chevaux du cercle d'Aïn-Beïda sont très renommés. Aïn-Beïda est une ville d'avenir.

Tébessa (lat., 35° 25'; long., 5° 47' E.). — Tébessa (*Theveste*, *Civitas Thevestinorum*), chef-lieu d'une commune de 3,048 habitants, est situé à 200 kilomètres de Bône et 20 kilomètres seulement de la frontière tunisienne, au pied du djebel Osmar, prolongement de la grande chaîne des Aurès, à 980 mètres d'altitude. Elle est bordée sur trois côtés de beaux jardins arrosés par des eaux abondantes.

L'origine de *Theveste* est très certainement romaine, bien que ni Salluste ni Tacite n'en fassent

mention; mais on ne connaît plus ni ses fondateurs ni ses destructeurs. *Theveste* eut des évêques. Un concile y fut tenu en 350. En 443, elle fit partie du royaume des Vandales. En 484, son évêque fut convoqué à la conférence de Carthage; il fut déporté en Corse ou dans la Byzacène par le roi Hunéric. Salomon, successeur de Bélisaire, trouva *Theveste* ruinée; il la restaura, et périt sous ses murs dans une bataille contre les Maures, en 543. Lors de l'invasion arabe sous les ordres d'Okba, *Theveste* fut emportée de vive force et convertie à l'islamisme. C'est sans doute alors qu'elle prit le nom de Tébessa.

Sous la domination musulmane, Tébessa fut successivement soumise à l'empire des khalifes (684-780), aux Aghlabites (780-909), aux Fatimites (909-972), aux Zirites (972-1150 environ) et aux Almohades jusqu'en 1200; puis, pendant plus de trois siècles, elle fut possédée par les Hafsites de Tunis. L'époque et les circonstances de l'installation des Turcs à Tébessa sont inconnues. On ignore également ce qui se passa dans cette ville sous la domination des beys. En 1842, une colonne partie de Bône arriva sous les murs de Tébessa, qui accepta avec joie notre autorité, afin d'être soustraite aux déprédations des tribus environnantes, tunisiennes et algériennes. Elle ne fut définitivement occupée que le 9 septembre 1851.

Les plus belles ruines de Tébessa sont celles de l'arc de triomphe élevé au IIIe siècle en l'honneur de Septime-Sévère, de Julia Domna, sa femme, et de Caracalla, son fils; du temple de Minerve, de style corinthien, d'une époque un peu postérieure à l'arc de Caracalla; d'une basilique ornée encore de plusieurs mosaïques. Les anciens remparts de la citadelle byzantine, construits au VIe siècle par Salomon, forment une enceinte rectangulaire de 320 mètres de long sur 280 mètres de large, de 8 à 9 mètres de hauteur et flanqués de quatorze tours carrées.

Les environs de Tébessa sont très pittoresques et partout couverts de ruines romaines; ils produisent des céréales et nourrissent de nombreux troupeaux de moutons. L'alfa y est très abondant. La ville sera prochainement dotée d'un chemin de fer.

MILA. — Mila (*Mileva, Milevum, Milevis*), chef-lieu d'une commune de 6,665 habitants, est une petite ville située à 42 kilomètres de Constantine, à 500 mètres d'altitude, sur un plateau incliné au nord.

Suivant El-Bekri, la cité romaine de *Mileva* fut détruite, en 988, par El-Mansour, et rebâtie quelque temps après. La ville fut ensuite soumise aux princes de Bougie jusque vers le milieu du XIIe siècle. Par sa position géographique, Mila est le centre commercial d'un pays riche, fertile et industrieux, bien arrosé, très salubre. Les raisins et les oranges de Mila sont très renommés. De nombreux villages rayonnent autour de Mila, qui semble appelée à devenir un centre important.

BÔNE (lat., 36°54'; long., 5° 25' E.). — Bône (peut-être l'*Aphrodisium* des Romains, l'*Annaba*, « Ville des jujubes » des Arabes), chef-lieu d'arrondissement, de deux cantons, de subdivision militaire et d'une commune de 28,536 habitants, siège d'un tribunal de première instance et d'un tribunal de commerce, possède un collège, une société savante (Académie d'Hippone), un comice agricole; c'est la tête de ligne des chemins de fer de Guelma-Constantine et de Duvivier-Tunis.

Il est possible que Bône occupe une partie de l'emplacement d'une ville que les Romains appelaient *Aphrodisium*, mais nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet. Suivant Léon l'Africain, Bône fut fondée vers la fin du VIIe siècle avec les matériaux provenant des ruines d'Hippone. En 970, au dire d'Ibn-Haukal, la ville faisait un grand commerce de laine, de crin, de miel et d'autres marchandises; l'abondance y régnait; les jardins du voisinage produisaient des fruits en quantité, et on trouvait aux environs de riches mines de fer; tout cela est encore vrai aujourd'hui. Bône fut prise par les Pisans en 1035, par les Siciliens en 1152 et par les Tunisiens en 1300.

Kheir-Eddin, devenu pacha d'Alger, envoya une garnison dans la kasbah de Bône; mais les Turcs abandonnèrent la ville en 1535, après la prise de Tunis par Charles-Quint. Ils y furent remplacés par des Génois, sous les ordres de don Alvar. Après la mort de leur chef, les Génois quittèrent la place, et les Tunisiens reprirent possession de la ville. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau quelques années après. Bône, une des cités les plus commerçantes du nord de l'Afrique, entretint pendant plusieurs siècles d'importantes relations d'affaires avec l'Espagne et surtout avec l'Italie. Les Catalans, les Pisans, les Florentins, les Vénitiens, les

Génois y eurent tour à tour des établissements prospères. Ces derniers même obtinrent l'autorisation de construire, près du cap de Garde, le fort qui porte encore leur nom (*Fort-Génois*).

Le 2 août 1830, Bône ouvrit ses portes au général Damrémont; mais la ville fut évacuée quelques jours après. Le 13 septembre de l'année suivante, le commandant Houder et 125 zouaves occupèrent la kasbah. En 1832 (26 mars), les vaillants capitaines Yussuf et d'Armandy, après l'assassinat du commandant Houder et l'expulsion de ses compagnons d'armes, escaladèrent, pendant la nuit, les murs de la forteresse, à la tête de 120 marins, et la prirent presque sans coup férir. « C'est le plus beau fait d'armes de notre siècle! » s'écriait le maréchal Soult à la Chambre des députés, en parlant de cet acte d'héroïsme. Le 26 juin de la même année, le général Monk d'Uzer prit définitivement possession de la ville.

Bône est située tout près de l'embouchure de la Seybouse et à 2 kilomètres des ruines d'Hippone, à l'extrémité d'un contrefort de la chaîne boisée de l'Édough, qui forme un fond de tableau à la fois gracieux et grandiose sur le beau golfe auquel elle a donné son nom. Bône est aujourd'hui une des plus jolies villes de l'Algérie. L'ancienne ville a conservé quelques maisons arabes; mais la ville neuve est éminemment française. Ses rues larges et bien alignées, ses maisons, dont plusieurs ont un aspect monumental, ses places spacieuses, ses squares, ne dépareraient pas nos grandes villes de la métropole.

Le port, toujours très animé, se compose d'un avant-port (69 hectares), créé au moyen de deux jetées, l'une de 650 mètres, l'autre de 800 mètres, et d'un port intérieur (10 hectares 70 ares), bordé de quais en maçonnerie, fondés jusqu'à 12 et 14 mètres sous l'eau et reliés par une voie ferrée à la gare de Bône-Guelma. Les navires du plus fort tonnage embarquent et débarquent à quai les voyageurs et les marchandises, fait unique en Algérie. Le port doit être considérablement agrandi. La ville est entourée d'un mur crénelé percé de six portes.

Les principales curiosités de Bône sont : le Cours national, qui s'étend de la cathédrale au port intérieur entre deux lignes de maisons semblables à des palais (celles de droite sont toutes à arcades); il est ombragé par une quadruple rangée de frênes, de platanes et de grévilléas et orné de deux jolis squares et d'une *statue de Thiers*, reproduction de celle qui a été érigée à Nancy en l'honneur de l'immortel libérateur du territoire; — la place d'Armes, entourée de maisons à arcades, ombragée par de beaux platanes et ornée d'une charmante fontaine à laquelle des orangers, des palmiers et des guttas-perchas forment une gracieuse ceinture; — le monticule des Santons, que couronne la kasbah et que recouvre une véritable forêt de pins; — la cathédrale, surmontée d'une tour carrée et construite dans le style gréco-byzantin; — la mosquée *Djama-el-Bey;* — le théâtre, dont la façade principale est assez élégante; — la halle aux légumes; — la halle aux poissons; — le marché arabe, construit dans le style mauresque, et la pépinière (belles avenues de platanes et de palmiers, magnifique sarcophage en marbre blanc sur la face principale duquel est figuré en ronde-bosse le *Combat de Thésée et des Amazones*). Bône sera prochainement dotée d'un hôtel de ville monumental.

Bône possède des minoteries, des fabriques de pâtes alimentaires, des tanneries, des brasseries, des selleries, des moulins à huile, etc. Le commerce d'exportation, très actif, a surtout pour objet les minerais de fer, de cuivre et de plomb, les lièges, les écorces à tan, les fourrages, les moutons, les bœufs et les chevaux, le tabac, les fruits et les primeurs. Les environs offrent des promenades charmantes et plusieurs belles plages où l'on a installé des établissements de bains de mer. L'*Orphelinat*, situé aux portes de la ville, est entouré de magnifiques jardins produisant toute sorte de fruits renommés.

Sur les armes de Bône figurent un vaisseau et une branche de jujubier avec cette devise : *Ferit et alit,* « Il frappe et nourrit. »

Hippone. — Hippone, à 2 kilomètres de Bône (l'*Ubbo* des Phéniciens, l'*Hippo Regius* des Romains), fondée par les Carthaginois, s'élevait sur deux mamelons situés entre la Seybouse et la Boudjima; elle occupait aussi une partie de la plaine qui s'étend au pied des deux collines, car on y a découvert de nombreux débris antiques. La ville embrassait, dit-on, au moins 60 hectares de superficie. Sous les Carthaginois, Hippone eut une grande importance commerciale, et ce fut sans doute cette prospérité, autant que son éloignement de Carthage, qui lui valut, dans la deuxième guerre punique, le triste honneur d'être pillée par

Lælius. Après le traité de 201, qui mit fin à la deuxième période des guerres entre les Romains et les Carthaginois, Hippone garda, comme par le passé, ses lois, son administration et sa dépendance vis-à-vis de Carthage. Après que Scipion eut détruit la grande métropole des Phéniciens d'Occident (146 av. J.-C.), Hippone fut cédée par les Romains aux rois numides, qui en firent une de leurs résidences. Après la bataille de Thapsus, la flotte de Scipion fut anéantie dans la rade d'Hippone par Publius Sittius, lieutenant de César.

Lorsque la Numidie fut définitivement réunie à l'empire, Auguste éleva Hippone au rang de colonie. Bientôt des voies nombreuses la relièrent à Cirta, à Rusicade, à Carthage et à toutes les villes de la province. Cette époque est celle de la plus grande gloire d'Hippone. C'est alors que ses habitants, enrichis par le commerce, « élevèrent, dit M. de La Primaudaie, ces magnifiques monuments de l'art antique, et exécutèrent ces aqueducs gigantesques, ces réservoirs immenses, ces grandes voies de communication qui étonnent la civilisation moderne. »

Hippone fut le siège d'un évêché immortalisé par le souvenir de saint Augustin.

Si le nom d'Hippone conserve encore un si grand retentissement dans le monde entier, c'est parce qu'il est inséparable de celui de l'illustre père de l'Église. Que de cités antiques, plus florissantes que ne le fut Hippone, sont tombées dans l'oubli ! L'année qui suivit la mort de saint Augustin, Hippone fut prise par les Vandales que, dans un moment de coupable jalousie, le comte Boniface avait appelés en Afrique. Maîtres d'Hippone, ces barbares la réduisirent en cendres. La cathédrale de Saint-Augustin fut pourtant respectée, dit-on, par ces impitoyables destructeurs. La bibliothèque et les manuscrits du grand évêque échappèrent également aux flammes.

Bélisaire reprit Hippone en 534. Les Arabes, s'en étant rendus maîtres en 697, achevèrent, croit-on, l'œuvre des Vandales, et les ruines d'Hippone devinrent pour eux une sorte de carrière d'où ils tirèrent des matériaux pour la construction de Bône.

De cette cité disparue, il ne subsiste guère que les *citernes*, réservoirs grandioses qui recevaient les eaux du mont Édough. Un autel entouré d'une grille et surmonté d'une statuette de saint Augustin, voilà tout le monument élevé jusqu'à présent en l'honneur du plus illustre écrivain de la primitive Église. Pour réparer cet oubli, le cardinal Lavigerie a fait jeter, en 1882, sur le sommet du mamelon principal, les bases d'une basilique qui doit avoir un grand caractère architectural. Le mamelon est charmant; c'est un des plus jolis buts de promenade des environs de Bône.

La Calle (lat., 36° 55′; long., 6° 7′ E.). — La Calle (peut-être la *Tunilia* de la Table de Peutinger), chef-lieu d'une commune de 6,495 habitants, est située sur la Méditerranée, à quelques kilomètres seulement de la frontière tunisienne, et bâtie sur un rocher entouré de trois côtés par la mer.

Le géographe arabe Ibn-Haukal écrivait en 970 : « C'est dans le port de La Calle que l'on pêche le meilleur corail. » En 1520, un traité conclu entre François Ier et Kheir-Eddin accordait à la France le privilège exclusif de la pêche du corail le long de la côte d'Afrique dépendant de la régence d'Alger, ainsi que l'exportation annuelle des grains, des cuirs, des laines, des cires et autres productions du pays. Le premier établissement fut installé entre La Calle et le cap Rosa : c'était le *Bastion de France*. Détruit en 1605, relevé en 1628, ruiné de nouveau en 1637, reconstruit en 1640, abandonné en 1645, réinstallé en 1670, il fut transféré, en 1694, à La Calle, qui devint le centre de tout le commerce de la Compagnie française d'Afrique. On y trouvait un grand nombre de beaux magasins, des quais, un hôpital, une église, un lazaret, quatre postes militaires, quatre bastions armés de canons, une mosquée, etc. Lors de l'expédition d'Égypte, en 1799, les propriétés de la Compagnie d'Afrique furent saisies, les habitants forcés d'abandonner la place. Tout ce qu'ils laissèrent fut pillé et dévasté, parce que le gouvernement algérien, forcé par le sultan de Constantinople, avait déclaré la guerre à la France. Sur ces entrefaites, l'Angleterre, restée maîtresse de la Méditerranée, profita de son ascendant sur le divan d'Alger pour se faire céder, en 1807, nos concessions d'Afrique; elle les garda près de dix ans. Du reste, l'expédition de lord Exmouth contre Alger avait été le signal de la destruction de La Calle par les indigènes.

Dans le but de rendre à nos établissements leur ancienne importance, on abandonna, en 1822, pour huit années, l'exploitation du privilège commercial à un négociant de Marseille, M. Paret, et le ministre des affaires étrangères dirigea la pêche du co-

rail. Tel était l'état des choses lorsque la guerre éclata, en 1827, entre la France et la régence d'Alger. L'abandon et la destruction de La Calle par les troupes du dey en furent la suite et la conséquence.

Dès notre installation en Algérie, le gouvernement songea à réorganiser la pêche du corail. Une première reconnaissance de la localité eut lieu au mois de mai 1831. A cette époque, La Calle ne présentait que des masures abandonnées. Tout ce qui était d'un transport facile : fers, boiseries et tuiles, avait disparu, pillé et emporté par les Arabes depuis l'abandon de 1827. La ville ne fut définitivement occupée que le 15 juillet 1836. Au mois d'août 1837, il y avait déjà deux cents bateaux corailleurs, une garnison et plusieurs habitants civils.

Quarante-six ans se sont écoulés depuis la reprise de possession, et il faut reconnaître que des progrès sensibles se sont réalisés dans cette localité. La presqu'île ne suffisant plus à son installation, une petite ville, trois fois plus étendue que l'ancienne, a été créée sur la terre ferme, en ligne parallèle à l'entrée du port.

Le port n'est accessible qu'aux petits bateaux; les gros navires doivent stationner au large. La pêche du corail et des sardines constitue la principale branche du commerce et de l'industrie de La Calle; elle est presque exclusivement aux mains des Italiens et des Maltais. On y voit de nombreux ateliers de salaisons. La Calle est voisine de la mine de plomb de Kef-Oum-Theboul. On remarque aux environs plusieurs lacs et de belles forêts de chênes-lièges. Il est question de relier La Calle à Bône par une voie ferrée.

Bougie (lat., 36° 45'; long., 2° 45' E.). — Bougie (*Saldæ*), chef-lieu d'arrondissement et d'une commune de 10,898 habitants, tribunal de première instance, est située sur un magnifique golfe et sur le flanc méridional du djebel Gouraya, du haut duquel on jouit d'une vue splendide.

Bougie fut à l'origine un simple comptoir phénicien. Quand les Romains conquirent l'Afrique, elle appartenait à la Numidie de Masinissa. En 33 avant J.-C., Auguste l'éleva au rang de colonie. *Saldæ* fut alors reliée à *Cirta*, à *Rusicada*, à *Sitifis*, à *Igilgilis* et à *Rusuccurus*, par des voies romaines dont on peut suivre encore les traces. Les Vandales, maîtres de Bougie, en firent momentanément leur capitale. Suivant Ibn-Khaldoun, en 1067, En-Nacer construisit à Bougie un palais admirable et, afin d'attirer le plus grand nombre possible d'habitants dans cette ville dont il avait fait sa capitale, il exempta les citadins de tout impôt. Comme les matériaux manquaient pour l'agrandissement de la cité, il lança, dit-on, l'édit suivant : « Tout individu qui voudra pénétrer dans la ville sera tenu d'y apporter une pierre, sous peine de payer un droit d'un *naceri* (4 fr. 50 à 5 francs). » Bougie ne tarda pas à devenir la ville la plus florissante du Moghreb. Elle devint même un lieu de pèlerinage, ce qui lui valut le nom de *Petite-Mecque*. El-Mansour, fils d'En-Nacer, fit également sa capitale de Bougie, et la ville lui dut de nombreux embellissements. Bougie passa successivement sous la domination de différentes dynasties musulmanes qui fondèrent des principautés en Afrique. Cette période marque pour la ville une ère de prospérité commerciale. Pisans, Génois, Vénitiens, Gaétans, Catalans, Marseillais s'y donnaient rendez-vous, et elle devint le point central d'un vaste commerce d'échanges.

En 1153, le sultan du Maroc s'empara du royaume de Bougie. En 1236, un gouverneur marocain, en rébellion contre le sultan, y fonda un nouveau royaume qui, de la mort de ce prince à 1510, fut le théâtre de nombreuses guerres que se livrèrent entre eux les divers prétendants à la souveraineté sur la ville. En 1510, Bougie fut prise et pillée par les Espagnols, qui y construisirent des remparts et des forts.

Au commencement d'avril 1512, les frères Barberousse vinrent attaquer Bougie ; ils furent repoussés vigoureusement, et Haroudj, l'un d'eux, y perdit un bras. L'année suivante, les Kabyles, n'ayant pas réussi à prendre la ville, en brûlèrent les faubourgs. Au printemps de 1514 ou 1515, les Barberousse parurent pour la deuxième fois devant Bougie ; ils s'emparèrent d'un fort dont ils passèrent la garnison au fil de l'épée ; mais, après un siège de deux mois, ils furent obligés d'abandonner la partie. Charles-Quint, après sa désastreuse expédition contre Alger (1541), se réfugia à Bougie. En 1555, Salah-Raïs, pacha d'Alger, vint faire le siège de cette ville par terre et par mer ; il s'en rendit maître au bout de vingt-deux jours.

La présence des Turcs, continuellement en guerre avec les Kabyles, occasionna la ruine de Bougie, qui ne vécut plus que de piraterie. En 1664, elle est dépeinte comme *un misérable village* peuplé

de 500 à 600 habitants et d'une garnison de 150 Turcs.

L'équipage d'un brick de l'État, qui avait fait naufrage sur la côte, ayant été égorgé en 1831, et, l'année suivante, des insultes ayant été faites au brick anglais *le Procris* et au brick français *le Marsouin*, une expédition fut dirigée sur Bougie. Le 29 septembre 1833, elle fut prise par les troupes françaises sous les ordres du général Trézel, après une lutte de trois jours.

Les remparts de Bougie sont percés de cinq portes. L'enceinte romaine est encore reconnaissable sur un grand nombre de points. L'enceinte sarrasine était une haute muraille flanquée de tours ; un arceau en ogive reste encore debout près du port. La ville est défendue par les forts Abd-el-Kader (citerne et souterrains anciens), la Kasbah, flanquée de bastions et de tours, le fort Barral (tombeau du général de Barral); le fort Clausel, au sommet du Gouraya. On remarque à Bougie quelques belles rues, à peu près parallèles à la rade ; l'église, surmontée d'une immense coupole; des restes de citernes romaines, d'un cirque, etc. Le climat est très doux. La ville fait un important commerce d'huile d'olive, de céréales, de figues sèches ou fraîches, d'oranges renommées, de peaux, de tabac, de laines, de bestiaux, de lièges, etc. Le port naturel de Bougie est peut-être le meilleur de toute la côte africaine.

Djidjelli (lat., 36° 50′ ; long., 3° 25′ E.). — Djidjelli (l'*Igilgilis* des Romains), chef-lieu d'une commune de 4,648 habitants, comprend l'ancienne ville arabe assise au bord de la mer sur une presqu'île rocheuse, et la ville française, construite depuis le tremblement de terre de 1856 ; cette dernière s'étale gracieusement sur la plage.

La colonie d'*Igilgilis*, fondée par Auguste, fut probablement à l'origine un des *emporia* ou comptoirs commerciaux créés sur la côte par les Phéniciens. Le nom d'*Igilgilis* figure sur plusieurs inscriptions trouvées au milieu des débris de la ville antique. Après avoir fait successivement partie de la Mauritanie Césarienne et de la Mauritanie Sitifienne, *Igilgilis* fut occupé par les Arabes; mais, du VIIIe au XIIe siècle, on ignore ses destinées. En 1242 ou 1246, la flotte de Roger, roi de Sicile, s'en empara. On ne sait à quelle époque les Siciliens l'abandonnèrent ; mais, trois siècles et demi plus tard, elle était redevenue assez forte pour rester libre et repousser les attaques des rois de Bougie et de Tunis.

Au printemps de 1514, les frères Barberousse vinrent mouiller à Djidjelli. Un bateau pêcheur leur apprit que les Génois s'étaient emparés depuis peu de cette ville. Aussitôt ils se mettent en communication avec les habitants, assiègent le château, l'emportent et réduisent 600 chrétiens en esclavage. A partir de ce moment jusqu'à la conquête d'Alger, Djidjelli fut la demeure favorite d'Haroudj. En 1611, le marquis de Santa-Cruz incendia Djidjelli. En 1664, le 23 juillet, les Français, sous la conduite du duc de Beaufort, s'emparèrent de cette ville, qu'ils furent forcés d'évacuer le 31 octobre suivant.

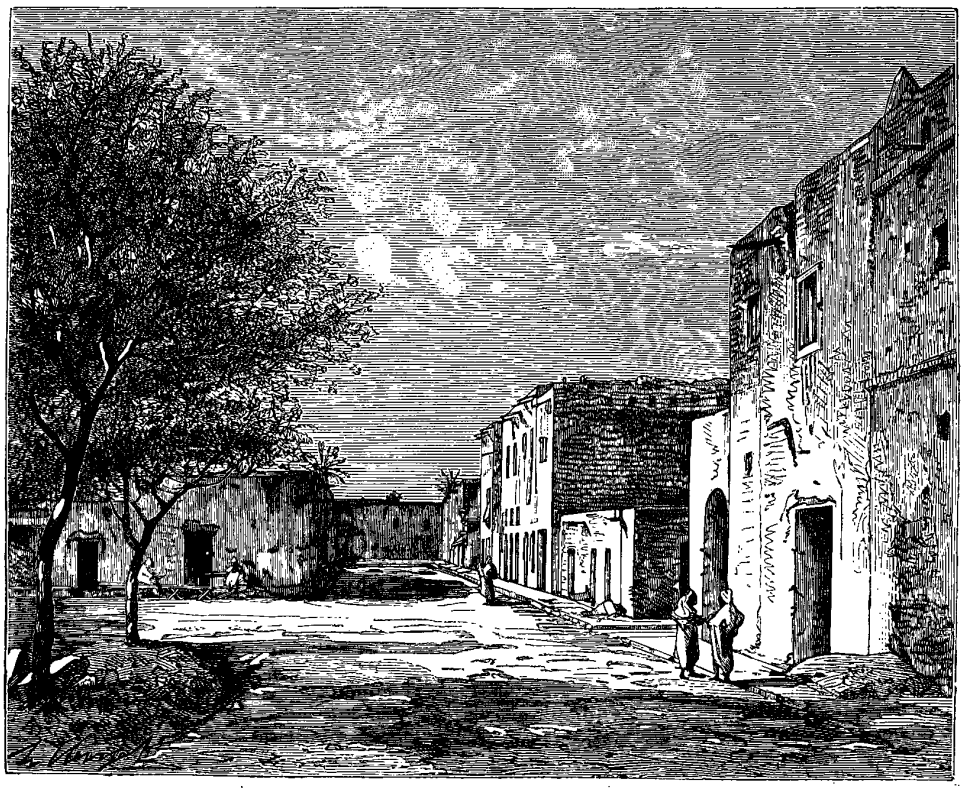
Le chef d'escadron de Sale prit Djidjelli le 13 mai 1839 ; mais l'occupation était restreinte, et la ville fut bloquée jusqu'à l'arrivée du maréchal Saint-Arnaud, qui lui assura enfin les routes de l'intérieur (1852). Dans la nuit du 21 au 22 août 1856 et dans la journée du 22, de violentes secousses de tremblement de terre firent un monceau de ruines de Djidjelli ; il ne resta pas une maison debout.

La ville française offre des rues droites, ombragées par de beaux platanes, des groupes de riantes maisons disposées en échiquier, de jolis jardins, des bosquets touffus ; elle est protégée par les forts Duquesne, Saint-Ferdinand et Galbois. Le port est abrité à l'est par les terres et défendu en partie des vents du nord par une ligne de rochers qui pourraient faire une bonne tête de môle. Le commerce local a principalement pour objet les céréales, les bestiaux, les huiles, les peaux, les laines, le liège, les bois de construction et les primeurs.

La région de Djidjelli est couverte de montagnes escarpées, coupées par des fouillis de profonds ravins et cachées par des forêts inextricables. Ces montagnes, souvent déchirées par des précipices et des gorges affreuses, recèlent de nombreuses richesses minérales.

Guelma (lat., 36° 27′ ; long., 5° 15′ E.). — Guelma (*Calama*), station du chemin de fer de Bône à Constantine, chef-lieu d'arrondissement et d'une commune de 6,396 habitants, tribunal de première instance, à 89 kilomètres de Bône par le chemin de fer et à 2 kilomètres de la rive droite de la Seybouse, est située à 279 mètres d'altitude, au pied du djebel Mahouna et en face du djebel Thaya.

Guelma n'occupe pas l'emplacement de l'antique



Biskra.

Calama. On a cru pendant longtemps que les noms de *Suthul* et de *Calama* désignaient la même ville. L'erreur n'est plus possible aujourd'hui; car on a acquis la certitude que la formidable citadelle de Jugurtha, dépositaire des trésors de ce prince et témoin de la défaite des aigles romaines (*Aulus pervenit ad oppidum Suthul, ubi regis thesauri erant*), s'élevait à 6 kilomètres de Guelma, sur le djebel Mahouna. A quelle date faut-il faire remonter la destruction de *Calama?* L'histoire ne nous fournit aucun document précis à ce sujet. Quelques auteurs prétendent qu'elle fut prise et saccagée par les Vandales; d'autres croient qu'elle a été détruite par un tremblement de terre. Le 15 novembre 1836, le maréchal Clausel, qui marchait sur Constantine, frappé de l'importance stratégique de Guelma, y établit un camp permanent qui est devenu l'origine de la ville actuelle.

Guelma, bâtie en pente douce et sillonnée par des rues larges et droites, pour la plupart bien ombragées, est entourée d'un rempart crénelé, percé de cinq portes. La place principale, ornée d'un très beau square et d'une gracieuse fontaine, est le musée archéologique de Guelma. On y remarque une inscription chrétienne sur marbre blanc, trois stèles et une inscription punique. Nous citerons, parmi les débris de *Calama*, les restes d'un théâtre admirablement conservés et les débris imposants d'une citadelle romaine.

L'industrie de Guelma consiste en minoteries, tanneries, briqueteries et tuileries; le commerce a surtout pour objet les céréales, les bestiaux, les laines, les peaux et les tissus.

Les villages de *Petit*, de *Millesimo* et d'*Héliopolis*, situés aux environs de Guelma, sont bien arrosés et possèdent de beaux jardins maraîchers. La culture des céréales et de la vigne y a pris une grande extension. Héliopolis possède de nombreux moulins. La culture des fraises y a pris un grand développement et donne lieu à un important trafic; ses

vignobles sont renommés. — A *Roknia* (16 kilom. de Guelma), on visite avec le plus vif intérêt des monuments mégalithiques, tantôt en plein air sous forme de dolmen, tantôt creusés dans le roc et représentant des chambres carrées de 1m,50 à 2 mètres de côté. Sur le territoire de la circonscription de Guelma se voient aussi les belles ruines d'*Announa*, encore très considérables.

Dans le djebel Thaya s'ouvrent de vastes et très curieuses grottes dont les parois sont couvertes d'inscriptions latines jetées au hasard et serrées les unes contre les autres. Ce sont des inscriptions votives en l'honneur d'une divinité locale, l'*Auguste Bacax;* elles sont presque toutes suivies de noms de consuls.

Hammam-Meskoutin. — Hammam-Meskoutin, « les Bains des Maudits, » *Aquæ Tibilitanæ* des Romains), à 19 kilomètres à l'ouest de Guelma, station du chemin de fer de Bône à Constantine, est un des établissements balnéaires les plus fréquentés de l'Algérie. Le site est très pittoresque. Les eaux, très abondantes, forment de magnifiques cascades et roulent sur un tapis de stalagmites aux couleurs variées, avant de se perdre dans l'oued Chedakra. A mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ, les eaux déposent les sels calcaires qu'elles tiennent en dissolution. Par l'addition lente et progressive de nouveaux matériaux, une colonne s'élève près de chaque source et produit des cônes bizarres de 3 à 4 mètres de hauteur. C'est un spectacle étrange. Les sources sont fort nombreuses. Les eaux déposent incessamment une matière calcaire qui incruste tous les objets qu'elles touchent. Le nombre des sources varie fréquemment; les unes apparaissent, tandis que d'autres tarissent. La température élevée des sources (95 degrés centigrades) permet de les employer directement aux usages culinaires; on y cuit des œufs à la coque en deux minutes, une volaille en un quart d'heure. (Pour les propriétés des eaux, v. ci-dessus, p. 12, la notice sur les eaux thermales du département de Constantine.) Des restes de murailles, d'énormes blocs de pierres taillées, des débris de colonnes et de chapiteaux, de portiques, de vastes piscines attestent l'existence d'un magnifique établissement romain à Hammam-Meskoutin.

Souk-Ahras (lat., 36° 15'; long., 5° 37' E.).—Souk-Ahras, « la Foire aux nippes, » l'antique *Thagaste* où naquit saint Augustin, chef-lieu d'une commune de 5,961 habitants, station du chemin de fer de Bône à Tunis, est située à 100 kilom. de Bône et à 680 mètres d'altitude, à 45 kilom. de la frontière tunisienne et à 4 kilomètres de la Medjerda.

Il est certain que Souk-Ahras occupe l'emplacement de *Thagaste*, patrie de saint Augustin. En effet, sur une pierre retrouvée par M. le capitaine Lewal sont gravés les trois mots suivants *Ordo splendidissimus Thagastentium*, « le très splendide corps municipal des citoyens de Thagaste. » A en juger par l'étendue des ruines, la ville romaine a dû être considérable, ce qui se comprend, puisqu'elle se trouvait sur la grande voie qui allait d'*Hippo-Regius* à Carthage. *Thagaste* faisait partie de la Numidie proprement dite. On ne connaît rien de son histoire; on ignore les circonstances et l'époque de sa destruction. Les indigènes révoltés assiégèrent Souk-Ahras le 26 janvier 1871. Le général Pouget débloqua la ville le 30 du même mois.

L'aspect de Souk-Ahras est charmant. C'est, du reste, une ville essentiellement française; car sa création date de 1856. Des rues spacieuses et bien alignées la traversent en tous sens. Les places de Thagaste et de l'Église sont bien ombragées. Souk-Ahras est le centre d'un commerce déjà important et qui grandira encore lorsque sera achevé le tronçon de voie ferrée qui doit mettre la ville en communication avec la grande ligne tunisienne. Souk-Ahras sera alors la principale étape entre Tunis et Bône. Les blés, l'orge, les bœufs, les moutons, les chevaux, les laines, l'alfa donnent lieu à un trafic considérable. La ville possède des fabriques de pâtes alimentaires et des minoteries. Les coteaux qui dominent la ville produisent un vin estimé; ils sont couverts d'arbres fruitiers et alimentent des sources abondantes. Le climat de Souk-Ahras rappelle celui des parties montagneuses de la France. Les environs de cette commune offrent de vastes et beaux vignobles et des ruines romaines fort intéressantes, parmi lesquelles il convient de citer celles de Kremissa (*Tubursicum Numidarum*), de Tifech (*Tipasa*), de Mdaourouch (*Madaure*), qui vit naître Apulée et où saint Augustin fit une partie de ses études.

Philippeville (lat., 36° 52'; long., 4° 35' E.). — Philippeville (*Rusicada*), tête de ligne du chemin de fer de Constantine à la mer, chef-lieu d'un arrondissement et d'une commune de 18,329 ha-

bitants, tribunal de première instance, collège communal, est située à 87 kilomètres au nord de Constantine et à 2 kilomètres de l'embouchure du Safsaf, sur le bord de la partie la plus méridionale du golfe de Stora.

Une inscription sur laquelle sont gravés les mots suivants : *Genio coloniæ Veneriæ Rusicadis*, prouve que la ville actuelle occupe l'emplacement de la cité romaine de *Rusicada*. Ce nom ne paraît pas être le premier qu'ait porté la ville antique. Les Phéniciens, qui l'avaient fondée, l'appelèrent d'abord *Thapsa*, et plus tard *Rous-Skikida*, mots que les Romains, par euphonie, ont changé en *Rusicada*. Les historiens anciens parlent peu de *Rusicada;* mais ce qui reste de ses ruines, dont on pouvait encore admirer la magnificence en 1845, témoigne de son ancienne importance. On ignore les causes et la date précise de la destruction de *Rusicada*. La ville actuelle a dû sa création à la prise de Constantine. Lorsque les Français, au mois d'octobre 1838, occupèrent *Rusicada*, un village kabyle était installé au milieu des ruines de l'ancienne colonie romaine. Les indigènes y possédaient quelques mauvais gourbis; ils les vendirent de leur plein gré 150 francs au maréchal Valée, qui y jetait, le 7 octobre de la même année, les fondations du Fort-de-France, près duquel devait bientôt grandir la ville qui porte le nom du roi Louis-Philippe.

Les maisons de Philippeville s'étagent sur deux mamelons séparés par un ancien ravin devenu la rue Nationale, la plus belle de la ville. Plusieurs rues sont à escalier. Le port a été, dans ces dernières années, l'objet de travaux très considérables; il est formé par trois jetées qui créent, d'un côté, un avant-port de 25 hectares, et de l'autre une darse de 19 hectares, accessible aux navires du plus fort tonnage. La ville est entourée d'un mur crénelé percé de trois portes. Les plus belles places sont celles de la Marine, d'où l'on a une vue magnifique sur le golfe, et de l'Église, qui est vaste et bien ombragée.

L'ancien théâtre romain est devenu un musée archéologique où l'on remarque de nombreuses inscriptions, des médailles, des armes, des bijoux, des poteries, des statues et des bustes d'empereurs romains, un cadran en marbre blanc habilement sculpté, des cénotaphes, etc. Aux portes de la ville, une magnifique pépinière approvisionne les colons d'arbres fruitiers et autres. Philippeville possède des ateliers de salaisons, des distilleries, des fabriques de bouchons, des tanneries, des briqueteries et des brosseries. Le commerce a surtout pour objet les céréales, les bestiaux, les bois, les lièges, les écorces à tan, les peaux, les laines et les poissons en barils et en boîtes.

Nous signalerons aux environs de Philippeville : *Stora* (4 kilom.), l'ancien port de *Rusicada*, où les beys de Constantine eurent des entrepôts (très beau port naturel, ateliers de salaison, magnifiques citernes antiques, site agréable); *Damrémont* (5 kilom.), créé en 1848 sur la rive gauche du Safsaf (plaine servant d'hippodrome à Philippeville); *Saint-Antoine* (7 kilom.), créé en 1848 (beaux vignobles); *Valée* (6 kilom.), sur un monticule de la rive droite du Safsaf (vignes, fermes importantes); *Saint-Charles* (16 kilom.), au confluent du Safsaf et de l'oued Zerga et à l'embranchement des routes de Philippeville à Constantine et de Philippeville à Bône (cultures industrielles, vignes, oliviers); *Robertville* (32 kilom.), sur un territoire très fertile en céréales, et *El-Arrouch*, créé en 1844 (hospice pour les incurables et les vieillards).

Jemmapes. — Jemmapes, chef-lieu d'une commune de 2,310 habitants, est une jolie petite ville située à 32 kilomètres de Philippeville, sur la route de Bône, au sommet d'un mamelon qui domine la fertile vallée de l'oued Fendek, dans laquelle on admire de riches cultures. L'intérieur de cette cité naissante (elle a été fondée en 1848), à laquelle tout semble présager un riant avenir, est orné d'un magnifique square au milieu duquel se dresse un monolithe de 5 mètres de hauteur. Avec ses rues larges et droites, ses jardins, sa ceinture d'eucalyptus, Jemmapes est un des centres les plus coquets de l'Algérie. Les environs offrent de très beaux vignobles, d'interminables champs de blé et d'orge, de vastes forêts et quelques gîtes de minerais. Jemmapes fait le commerce des grains, des peaux, du tabac, des bois de construction, des charbons, des vins et des eaux-de-vie.

Collo (lat., 37° 21'; long., 4° 25' E.). — Collo (*Kollops Magnus* de Ptolémée, *Chulli Municipium* de l'Itinéraire d'Antonin), chef-lieu d'une commune de 2,106 habitants, est situé à 60 kilomètres de Philippeville, sur le bord de la mer et dans une des anfractuosités que forme à sa base le flanc oriental du djebel Goufi.

Au dire de Solin, la cité primitive occupait le second rang après *Cirta;* ses habitants excellaient à teindre les étoffes en pourpre. Les Romains tiraient de Collo des cuirs estimés et d'excellents bois de construction fournis par les magnifiques forêts qui entouraient la ville. Il est souvent question de Collo dans l'histoire des Arabes d'Afrique. En 1282, Pierre III, roi d'Aragon, dirigea une expédition sur le port de Collo, avec la perspective de faire ensuite la conquête de Constantine elle-même. Ce prince débarqua à Collo; mais, à la nouvelle des Vêpres Siciliennes, il fit voile vers Palerme, où il fut couronné roi de Sicile. Un siècle plus tard, les Pisans et les Génois visitaient encore les marchés de Collo, où ils achetaient de la cire, des cuirs et des céréales. Marmol, qui écrivait au XVIe siècle, dit : « Collo était autrefois fort peuplée et avait de hautes murailles que les Goths rasèrent, après l'avoir conquise sur les Romains. Cependant, on ne les a jamais rétablies depuis, quoiqu'il y ait grand commerce et force marchands et artisans. » De 1604 à 1685, Collo fut une des échelles les plus importantes de la Compagnie d'Afrique, qui en tirait de la cire, du miel, des cuirs, des céréales, de l'huile, du corail, du suif, etc.

Collo fut occupé le 11 avril 1843 par le général Baraguay-d'Hilliers. Dans la nuit du 21 au 22 août 1856, un violent tremblement de terre détruisit cinquante-quatre maisons de la ville renaissante. Toute trace de ce désastre a disparu aujourd'hui.

Le port naturel de Collo est excellent, mais peu étendu. On voit à Collo quelques ruines romaines et plusieurs établissements pour les salaisons des sardines et des anchois; le principal commerce est celui du liège et du tanin. Aux environs, très belles forêts de chênes-lièges et magnifique source dite des *Lions*, but de promenade pour les habitants de la ville.

Sétif (lat., 36° 12'; long., 3° 5' E.). — Sétif (*Sitifis*), sur la ligne du chemin de fer qui doit relier Constantine à Alger, chef-lieu d'arrondissement et d'une commune de 12,026 habitants, à 156 kilom. de Constantine par le chemin de fer, tribunal de première instance, collège communal, est situé à 1,085 mètres d'altitude, non loin de Bou-Sellam, dans une région très fertile en céréales.

Sétif (*Sitifis Colonia*) eut une grande importance au temps de la domination romaine. Des voies, dont on retrouve partout les traces la reliaient à *Cirta*, à *Lambæsis*, à *Theveste*, etc. Lorsque, en 297 après J. C., la Mauritanie fut partagée en deux provinces, l'une de ces divisions territoriales emprunta de *Sitifis* le nom de Mauritanie Sitifienne. *Sitifis* fut renversé en 419 par un terrible tremblement de terre. Elle se releva de ses ruines, car les historiens arabes du moyen âge vantent sa prospérité. Sous le régime établi par la conquête turque, Sétif subit le mouvement de décadence et de dépérissement qui atteignit toute la Régence. Quand l'armée française, en 1839, lors de l'expédition des Bibans, pénétra dans Sétif, elle n'y trouva plus que sa vieille citadelle romaine en ruine.

L'heureux emplacement de Sétif, au point de rencontre des voies de communication de Constantine à Alger, de Bou-Saâda, de la Medjana, du Hodna, de Bougie, la fertilité de son territoire, l'importance de sa position centrale devaient dès le principe attirer notre attention. Il y fut immédiatement établi une subdivision militaire. Le 11 février 1847, une ordonnance royale créait une ville européenne et la dotait de 2,509 hectares. Cette ville n'a pas cessé de prospérer depuis cette époque.

Sétif comprend deux parties bien distinctes : la ville proprement dite, entourée de remparts, traversée par des rues larges, droites et bordées d'arbres, et le quartier militaire, qui renferme de grandes casernes pour l'infanterie et un quartier de cavalerie. Au pied de la citadelle romaine jaillit une source abondante qui, au moyen de trois canaux, alimente les nombreuses fontaines de la ville. La place du Théâtre est bordée de maisons à arcades et ornée d'une fontaine monumentale. Sétif possède une belle promenade plantée d'arbres d'essences diverses et dépositaire des antiquités romaines (inscriptions votives ou tumulaires, autel à Mars). Le minaret de la mosquée domine la ville et les environs. Le climat de Sétif, chaud en été, rappelle en hiver celui de la partie moyenne de la France. Le territoire de l'arrondissement est très riche en céréales et nourrit de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

Bordj-Bou-Arréridj. — Bordj-Bou-Arréridj, « la Fabrique des Chapeaux à toison d'autruche, » station du chemin de fer de Constantine à Alger, chef-lieu d'une commune de 2,692 habitants, est située à 65 kilomètres de Sétif et à 915 mètres d'altitude, sur deux mamelons qui s'élèvent au milieu de la

plaine de la Medjana. Il s'y tient un marché arabe très important.

Cette petite ville a eu pour origine un poste militaire établi en 1841 et un fortin-caserne construit en 1846 et autour duquel se groupèrent quelques colons. Bordj-Bou-Arréridj était en pleine prospérité en 1871, lorsqu'il fut incendié par les Arabes révoltés. Aujourd'hui, toutes traces de ce désastre ont disparu, et, grâce à la voie ferrée récemment inaugurée, un avenir plein de promesses semble réservé à ce centre de population installé dans une des plus fertiles plaines de l'Algérie. On vient d'y ériger un monumeut en l'honneur des mobiles tués pendant le siège de 1871.

Sur la route de Bordj-Bou-Arréridj à Alger se voient les *Bibans* ou *Portes-de-fer*, célèbre défilé qui fut traversé en 1837 par une armée française sous les ordres du duc d'Orléans. Ce sont des gorges très profondes et fort étroites, véritables Thermopyles dont une poignée d'hommes disputerait facilement le passage à une armée considérable. Nos braves soldats gravèrent sur le flanc des rochers cette laconique, mais significative inscription : *Armée française*. Le chemin de fer de Constantine à Alger traversera les gorges de Bordj-Bou-Arréridj.

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES DES HAUTS PLATEAUX ET DU SAHARA DU DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

Biskra (lat., 34° 56′; long., 3° 32′ E.). — Biskra (*Ad Piscinam*), capitale des Zibans, chef-lieu d'une commune de 7,085 habitants, est situé à 111 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur l'oued El-Kantara, qui porte le nom d'oued Biskra depuis sa jonction avec l'oued Abdi. Biskra comprend trois centres de population : la ville française, le village arabe et le village nègre. La ville française renferme de beaux jardins ornés de bassins d'où s'élancent des jets d'eau, des maisons à arcades, une jolie église et une marché couvert, élevé sur des arcades au centre d'une place entourée de maisons indigènes. Le fort Saint-Germain, bâti en 1849, domine la ville au nord-est; il pourrait, en cas d'attaque, servir de refuge à toute la population européenne. Les Européens font le commerce de l'épicerie, des vins et des liqueurs. Les indigènes établis dans la ville française fabriquent des haïks, des ouvrages en cuir et des tapis estimés. Quelques industriels européens y ont établi des briqueteries, des tuileries et des fours à chaux. Le climat est très chaud en été : 35° à 40°, et souvent 45° à 50° à l'ombre, mais les nuits sont assez fraîches. Pendant l'hiver, la moyenne diurne est de 15° à 20°.

Le *village arabe* ou *Vieux-Biskra*, cité florissante au moyen âge, encore populeuse et riche au xvi° siècle, fut ruiné et presque détruit par les Turcs. Les maisons sont toutes en terre. On y voit une mosquée et les ruines de la kasbah qui fut prise par les Français en 1844. A 500 mètres de la ville se trouve la petite *oasis des Beni-Morra*, ancienne pépinière du gouvernement. La villa de M. Landon, sur la rive droite de l'oued, est un édifice d'une beauté tout à fait originale ; ses charmants jardins forment un véritable parc anglais transporté en plein Sahara comme par la baguette d'une fée.

La source thermale d'*Hammam-Salhin*, à 7 kilom. nord-ouest de Biskra, jaillit au milieu d'un bassin carré, entouré de constructions dans lesquelles sont disposées des piscines. Les eaux (44°) contiennent de la magnésie et du soufre.

L'*oasis de Biskra* forme une forêt d'environ 140,000 palmiers et 6,000 oliviers, entre lesquels les indigènes cultivent des légumes et quelques céréales. Elle est arrosée par les eaux de l'oued Biskra, dérivées et captées avec le plus grand soin; car, si l'eau est précieuse quelque part, c'est surtout dans les oasis.

Le chemin de fer de Constantine à Batna sera prolongé jusqu'à Biskra par les belles gorges et l'oasis d'*El-Kantara*, le *Calceus Herculis* des Romains.

Les oasis des Zibans sont fort nombreuses; comme celle de Biskra, elles produisent des dattes estimées.

La route de Batna à Biskra passe par le petit village d'*Aïn-Touta* (153 kilom. de Constantine) et par le caravansérail des *Tamarins* (164 kilom.). Bientôt on s'engage dans un défilé sinueux. A droite se dresse le djebel *Tilatou;* à gauche s'élève le djebel *Gaous*. La route gravit une pente fort raide; puis redescend, par d'affreux escarpements, le col des *Juifs*, ainsi nommé parce qu'il était très redouté des marchands à cause des écumeurs de route qui le fréquentaient. La diligence, qui courait souvent jadis dans le lit de l'oued El-Kantara, suit maintenant une bonne route sur la rive gauche de la rivière. Le défilé tantôt s'élargit et tantôt se referme. A l'endroit le moins rétréci s'est installée une colonie française. Là, des arbres fruitiers et des jardins potagers entourent un groupe

de maisons basses, mais agréables à l'œil. C'est le petit village d'*El-Kantara*, où l'on trouve une bonne auberge. A l'extrémité du village, la route s'engage dans une fissure très étroite produite par l'action des eaux; c'est le *Foum-es-Sahara*, « la Bouche du Sahara, » des Arabes.

La route passe ensuite de la rive droite à la rive gauche de l'oued sur un pont romain d'une seule arche, auquel des restaurations récentes ont enlevé sa physionomie primitive. Il est assis sur deux piliers et construit dans la partie la plus déserte du défilé. Du centre, on découvre un spectacle admirable. A droite et à gauche, deux murs de rochers se dressent à une hauteur de plus de 60 mètres; la paroi occidentale est richement ornée d'arbres, de buissons et de plantes grimpantes. Tout à coup la scène change : c'est un véritable coup de théâtre; un monde nouveau, le monde saharien, se montre aux regards du voyageur étonné.

Voici l'*oasis d'El-Kantara*, le *Calceus Herculis* des Romains, qui a une longueur de 5 kilomètres et renferme une population fixe de près de 2,000 habitants. Des inscriptions y rappellent le passage de la 3e légion Augustale. On rencontre, du reste, dans les bâtisses en pisé de l'oasis et dans la mosquée, des fragments de fûts, de chapiteaux, de colonnes, des ornements d'architecture, attestant que sous la domination romaine El-Kantara dut être un point stratégique d'une grande importance. L'oasis s'élève à 517 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée; elle renferme environ 15,000 dattiers et de nombreux abricotiers.

Bien que l'on soit sorti désormais de la région des hautes montagnes, il reste encore à franchir quelques petites ramifications de l'Aurès. La plus importante des oasis que l'on traverse est celle d'*El-Outaïa*, « la Plaine à perte de vue, » où l'on remarque, outre les palmiers, de belles cultures de coton et des champs de céréales. Après avoir traversé la rivière, on passe, au *Col de Sfa*, le dernier rameau de l'Aurès. Du haut du col, la vue embrasse un horizon immense, étrange, qui donne comme un avant-goût du Sahara, dont le nom seul soulève tout un monde d'idées, en éveillant la curiosité la plus ardente. Ce spectacle étrange dédommagerait à lui seul les touristes des fatigues d'un long voyage.

Touggourt (lat., 33° 23'; long., 4° 2' E.). — Touggourt (*Tekkert*, *Tikart*, *Tuggurt*), capitale des oasis de l'Oued-R'ir ou Ouad-R'igh, est située à 51 mètres d'altitude, entre le pays des Beni-M'zab à l'ouest, et l'oued Souf à l'est. On y remarque les restes de l'ancienne ville, et la ville militaire, séparées par une vaste place. Le quartier militaire est entouré d'une enceinte crénelée. La population se compose en général de noirs; on y voit aussi quelques juifs.

L'oasis renferme, dit-on, 400,000 palmiers. Les jardins produisent des légumes en hiver. L'oasis n'a pas de place pour les céréales; le palmier y est tout.

L'Oued-R'ir renferme plusieurs autres oasis dont la plus importante après Touggourt est celle de *Temacin*, que fécondent les eaux de la sebkha Chemora. Les jardins de Temacin sont arrosés par de nombreux puits artésiens. La ville forme un rectangle de 500 mètres de longueur, sur 300 de largeur; elle est entourée d'un mur d'enceinte. On y remarque une kasbah et deux grandes mosquées surmontées de minarets. Temacin est la capitale religieuse de l'Oued-R'ir. On y voit la zaouïa de Sidi-Mohammed-El-Aïd, chef de l'ordre religieux des Tidjania.

M'sila (lat., 35° 43'; long., 2° 14' E.). — M'sila est située à 249 kilomètres de Constantine, sur la rive droite de l'oued M'sila, qui plus bas prend le nom d'oued Ksab. C'est une ville aux rues tortueuses et malpropres, protégée par une enceinte construite avec des briques séchées au soleil. On y voit de nombreuses mosquées dans la construction desquelles on a entassé sans ordre et sans goût de belles colonnes torses, de charmants chapiteaux d'ordre corinthien, des fûts, des piliers remarquables provenant des ruines de *Bechilga*. Les indigènes fabriquent des couvertures de selles, des bottes de cavaliers et des babouches en cuir jaune ou rouge.

L'oasis produit une certaine quantité de dattes; dans les jardins croissent plusieurs espèces d'arbres fruitiers d'Europe et beaucoup de plantes légumineuses; mais la principale culture est celle des céréales.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

Recensement de 1881

TERRITOIRES		POPULATION EN 1881	
CIVIL	DE COMMANDEMENT	TERRITOIRE	TERRITOIRE
6 Arrondissements. 65 Communes de plein exercice. 32 Communes mixtes.	7 Communes indigènes. Communes mixtes.	Civil..... 1.075.355 hab.	Militaire.... 216.063 hab.
		Total..... 1.291.418 habitants.	

TERRITOIRE CIVIL

ARRONDISSEMENT DE CONSTANTINE

NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881	DISTANCE en kilomètres.
Communes de plein exercice.		Distance de Constantine.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Constantine.	*Communes mixtes.*		Distance de Constantine.
CONSTANTINE.....	42.721	»	Lambèse	1.458	130	Aïn-Mlila	30.114	49
Aïn-Beïda	2.206	115	Mila	6.665	42	Batna	17.151	119
Aïn-Smara	2.233	19	Oued-Athménia	5.339	40	Châteaudun.....	16.671	55
Aïn-Tinn	4.066	»	Oued-Séguin.....	2.044	35	El-Milia.....	36.829	99
Batna	4.833	119	Oued-Zénati.....	8.581	72	Fedj-Mezala	44.125	»
Biskra	7.085	244	Ouled-Rhamoun.....	3.389	26	Khenchela	16.275	180
Bizot.....	6.946	14	Rouffach.....	6.533	22	Meskiana	13.490	147
Condi-Smendou	10.992	27	Sidi-Mérouan	2.531	61	Oued-Zénati.....	17.198	72
Gaettar-el-Aïch.....	1.792	18	Tébessa	3.048	210	Ouled-Soltan.....	20.868	135
Hamma (Le).....	4.431	7	Zéraïa	2.429	49	Oum-el-Bouaghi.....	11.449	104
Kroub (Le)	6.941	16				Sedraza.....	12.180	»

ARRONDISSEMENT DE BONE

Communes de plein exercice.		Distance de Bône.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Bône	*Communes de plein exercice.*		Distance de Bône.
BÔNE.....	28.536	»	Duzerville	3.353	11	Penthièvre.....	1.410	33
Aïn-Mokra.....	2.612	33	Herbillon.....	220	»	Randon.	5.478	18
Barral.....	523	29	La Calle.....	6.495	80	*Communes mixtes.*		
Bugeaud	604	13	Mondovi.....	1.034	23			
Duvivier.....	1.457	58	Nechmeya	602	43	Aïn-Mokra.....	13.770	32
						Zerizer	15.656	24

ARRONDISSEMENT DE BOUGIE

Communes de plein exercice.		Distance de Bougie.	*Communes mixtes.*		Distance de Bougie.	*Communes mixtes.*		Distance de Bougie.
BOUGIE	10.898	»	Akbou	45.240	72	Sidi-Aïch.....	41.280	47
Djidjelli	4.648	70	Fenaïa.....	34.835	13	Tababort	26.675	»
Duquesne	2.731	79	Guergour.....	54.091	74	Taher.....	20.235	»
El-Kseur	673	26	Oued-Marsa	19.066	»	Takitoun.....	28.647	87
Oued-Amizour	1.489	27						
Strasbourg	1.710	100						

ARRONDISSEMENT DE GUELMA

Communes de plein exercice.		Distance de Guelma.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Guelma.	*Communes mixtes.*		Distance de Guelma.
GUELMA	6.396	»	Héliopolis	6.305	5			
Clausel	1.287	17	Millésimo	932	4	GUELMA	31.691	»
Enchir-Saïd.....	587	22	Petit.....	1.055	8	Sefia	30.252	24
Guelaat-Bou-Sba....	753	10	Souk-Ahras.....	5.961	66			

ARRONDISSEMENT DE PHILIPPEVILLE

NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.
Communes de plein exercice.		Distance de Philippeville.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Philippeville.	*Communes mixtes.*		Distance de Philippeville.
PHILIPPEVILLE	18.329	»	Gastu	750	53			
Collo	2.106	60	Jemmapes	2.310	32	Attia	15.357	68
El-Arrouch	3.552	36	Robertville	4.875	32	Collo	24.741	60
El-Kantour	2.725	46	Saint-Charles	2.481	16	El-Arrouch	12.615	36
Gastonville	2.819	39	Stora	2.306	4	Jemmapes	14.703	32

ARRONDISSEMENT DE SÉTIF

Communes de plein exercice.		Distance de Sétif.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Sétif.	*Communes mixtes.*		Distance de Sétif.
						Bibans	30.789	
SÉTIF	12.026	»	Bordj-Bou-Arréridj	2.692	65	Bordj-Bou-Arréridj	16.619	65
Aïn-Abessa	3.579	25	Bouhira	2.527	14	Eulmas	20.847	
Aïn-Rouach	2.201	32	El-Ouricia	1.880	12	R'hiras	18.441	
Aïn-Tagrout	711	31	Saint-Arnaud	3.952	26	SÉTIF	19.902	

TERRITOIRE DE COMMANDEMENT

Communes indigènes.		Distance de Constantine.	*Communes indigènes.*		Distance de Constantine.	*Communes indigènes.*		Distance de Constantine.
Batna	31.953	119						
Biskra	91.581	244	La Calle	10.792	80	Souk-Ahras	23.815	264
Krenchela	11.265	180	M'sila	22.572	249	Tébessa	24.085	210

BIBLIOGRAPHIE

1835-1837. Histoire de Constantine sous les beys, depuis l'invasion turque jusqu'à l'occupation française, par *E. Vayssettes.*

1837. Recueil de renseignements pour l'expédition ou l'établissement des Français dans la province de Constantine, par *Dureau de La Malle.*

1838. Journal de l'expédition de Constantine en 1837, par le baron *de Fleury.*

1841. Recherches et notes sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma, par le général *Duvivier.*

1846. Réflexions sur l'Algérie, particulièrement sur la province de Constantine, par le docteur *Bonnafont.*

1850. Recherches sur l'ancienne ville de Lambèse, par *Delamarre.*

1853-1883. Recueil de notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine (20 volumes).

1858. Excursion géologique et minéralogique dans le cercle de Philippeville, par *Lebrun-Virloy.*

1860. Catalogue du musée de Philippeville, par *Roger.*

1862-1873. Bulletin de l'Académie d'Hippone.

1864. Monographie des Abd-En-Nour, par *Ch. Féraud*, interprète principal de l'armée d'Afrique.

1864. Les monuments dits celtiques, dans la province de Constantine, par *Ch. Féraud.*

1868. Le Sahara de Constantine, par *Ch. Féraud.*

1868. Recherches anthropologiques sur les tombeaux de Roknia, par le général *Faidherbe.*

1869. Histoire de Bougie, par *Ch. Féraud.*

1870. Histoire de Djidjeli, par *Ch. Féraud.*

1871. Les Biban, ou les Portes-de-Fer, par *A. Payen.*

1871-1883. Conseil général. Rapports du préfet et procès-verbaux des délibérations du Conseil général du département de Constantine.

1872. Histoire de Sétif, M'silah et Bordj-Bou-Arréridj, par *Ch. Féraud.*

1873. Mémoire sur les fouilles exécutées au Medracen, par le colonel *Brunon* (extrait des Mémoires de la Société archéologique de Constantine).

1873. Bordj-Bou Arréridj pendant l'insurrection de 1871, par *Du Cheyron.*

1873. Annuaire administratif et commercial du département de Constantine.

1875. Le Sahara de la province de Constantine (2 vol.), par *W. Ragot.*

1875. Étude sur l'oasis de Biskra, par le docteur *Sérizial.*

1875. Histoire de La Calle, par *Ch. Féraud.*

1876. Les Maures de Constantine en 1840, par *Morelet.*

1879. Bône et ses environs, par *O. Niel.*

Bulletin de la Société d'agriculture du département de Constantine (périodique).

Constantine et ses antiquités, par *A. Cherbonneau.*

De Batna à Tuggurt et au Souf, par *Zaccone.*

Album du Musée de Constantine, par MM. *L. Féraud* et *Cherbonneau.*

Mémoire historique et archéologique sur Tébessa et ses environs, par M. *A. Moll.*

Notice sur les eaux thermales d'Hammam-Meskoutin, par le docteur *Moreau.*

Notes sur les tribus de la province de Constantine, par *Ch. Féraud.*

Carte du territoire de Bône au 12,500e ; 2 feuilles

Carte des environs de Bône au 200,000e ; 1 feuille (1851).

Carte de la province de Constantine au 400,000e ; 2 feuilles (1869).

Carte des environs de Constantine au 200,000e ; 1 feuille (1854).

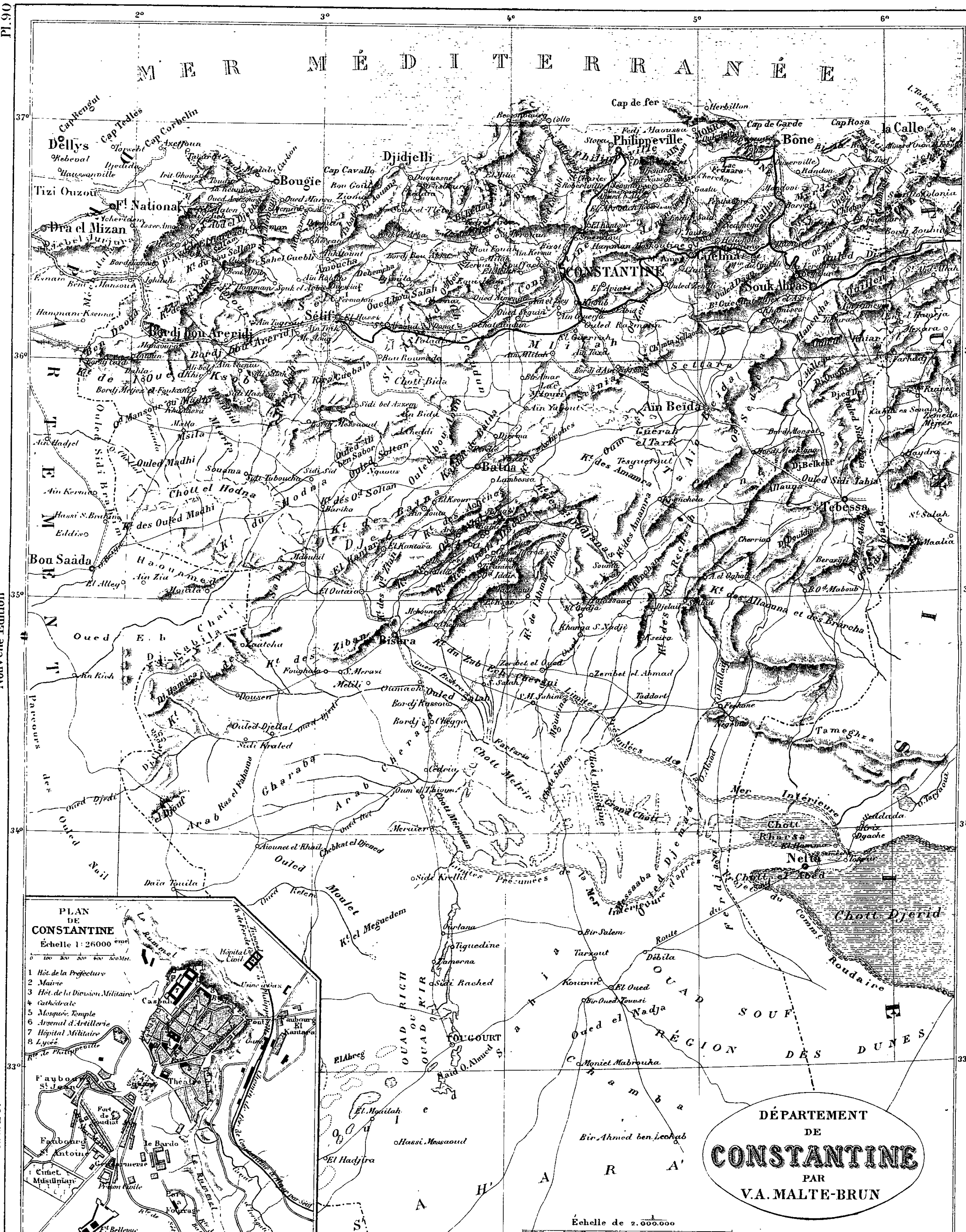
Carte des étapes de la province de Constantine au 400,000e ; 1 feuille (1865).

Plan de Constantine au 15,000e (Jourdan, Alger).

Carte des étapes de la province de Constantine (1879, Jourdan à Alger).

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19. — JULES ROUFF et Cie, ÉDITEURS.

Pl. 90



Atlas de la France Illustrée

Nouvelle Édition

Imp. Erhard, Paris

J. Rouff Éditeur 14 Cloître St Honoré

Gravé par Erhard, 8 rue Nicolas